

LA VIE ILLUSTRÉE

JOURNAL LITTÉRAIRE
SATIRIQUE, HUMORISTIQUE
ARTISTIQUE, DE SOCIÉTÉ ET DE SPORT.



M. G. C. DESSAULLES
Maire de St-Hyacinthe

*... d'un... des sots
... les
... méchants,
... qui pense
... de tout
... ne peut
... être obligé
... d'en plaire*

REGATES
SPORT
MARIAGE
Composition & Dessin
à la plume
par R. J. G.

LA PEUR DES INNOVATIONS

S'il y a une chose au monde que je trouve bête, c'est d'entendre dire, lorsqu'il s'agit d'innovations : *Mais ça ne prendra pas, ça ne s'est pas fait encore ici !*

La prudence est assurément une belle chose, mais il ne faut pas la pousser jusqu'à la peur et la bêtise.

Quand je vois tout fleurir ailleurs, et que nous en sommes encore à nos vieilleries renouvelées des Grecs, ça m'agace terriblement les nerfs !

Il semble que nous n'ayons confiance qu'en les choses qui ont, depuis très longtemps, reçu le baptême de l'étranger.

Je n'avance rien de trop en disant qu'on a planté ici des poteaux de télégraphe contre le gré de certaines gens, que c'est malgré elles qu'on peut, par le téléphone, se parler à trente lieues à la ronde, tout aussi bien que nez à nez ; qu'on voyage en chemin de fer au lieu de voyager à pied ; qu'on ne s'éclaire plus à la chandelle !

Quel reproche n'avons nous pas à faire à ces gens-là ?

S'ils étaient nés dix siècles plus tôt, ils seraient plus dans leur sphère, et on ne les aurait plus dans les jambes occupés à entraver la marche du progrès. Et de plus, le capital qui leur est échu, et qui dort dans leurs coffres, serait tombé dans les mains d'hommes en mesure de le faire fructifier.

Nous avons cette habitude invétérée de tout emprunter le vieux de nos voisins. Eux ont toujours du neuf qu'ils puisent un peu partout, et avec lequel ils font magnifiquement leurs affaires. C'est là, leur richesse.

C'est surtout à Montréal qu'on rencontre de ces encroûtés, de ces routiniers. Quel énorme capital est laissé inactif dans les banques, ne rapportant aux dépositaires qu'un mince intérêt ! N'est-ce pas assez pour faire rager les gens d'entreprise, de voir ce capital dormir, tandis qu'il pourrait tant profiter, non seulement à ceux qui sauraient l'utiliser, mais au pays tout entier ?

L'état d'apathie dans lequel nous vivons est dû à ces capitalistes routiniers. Ils sont cause que l'industrie, le haut commerce, les chemins de fer et toutes les grandes entreprises fluviales et terrestres sont passées entre des mains étrangères. J'entends parler ici des intérêts de notre nationalité et des capitalistes canadiens.

Qu'on m'indique une seule grande affaire commandée par nos capitalistes canadiens, et je me rétracterai bien vite. Mais on ne peut pas, car les Anglais et les Ecossais ont tout accaparé, et accapareront bien vite le peu que nous commandons !

A qui la faute ?

C'est à ces capitalistes qui ont peur des innovations, et dont l'esprit des affaires consiste à faire une fortune comme on fait une maison : c'est-à-dire en posant pierre par pierre. On a peur de mettre cent piastres à l'enjeu, lorsqu'il s'agit d'en réaliser mille. Quand on place cent sous, on veut une garantie d'égale valeur.

Je vous demande l'utilité de ces capitalistes, qui ont pourtant notre considération, notre respect. Quel bien font-ils à leur pays ? Cherchez même, chez eux, le moindre acte de charité. Je vous assure que vous n'en trouverez pas.

Harpagons, allez !

Parlez-leur de leur manque d'esprit d'entreprise ; parlez-leur d'innovations. Ils vous répondront : *Mais ça ne prendra pas ici !* Je connais beaucoup d'Anglais et d'Ecossais qui sont prêts à répondre qu'au contraire, ça prend bien !

Nous ne manquons pas de Canadiens d'entreprise à Montréal, mais ce qui leur manque c'est le capital. Je pourrais citer des centaines de cas où ces hommes auraient fait dans certaines entreprises, de colossales fortunes, tout en faisant du bien à leur pays, s'ils eussent été secondés par le capital des leurs. Et ces entreprises et ces fortunes, que sont-elles devenues ? Elles sont passées dans des mains étrangères.

Voilà le fruit de notre capital.

Ne pourrait-on pas réagir contre cet état de choses ? Je vous assure que oui.

Que les vieux de la vieille qui ont amassé des dollars dans un temps où il ne fallait que de la routine et de la persévérance pour réussir, en finissent avec leurs folles craintes, qu'ils entrent hardiment en lutte avec le capital de l'élément étranger, qu'ils suivent les jeunes qui marchent avec le progrès, qui le devancent même, et quand

un des nôtres a l'idée d'une grande entreprise, qu'on n'aille pas dire qu'il rêve, mais qu'on le seconde avec du capital !

Et quand quelqu'un parle d'innovations, qu'on étudie son idée et qu'on le seconde, si son projet a du mérite, au lieu de le décourager, comme on ne manque jamais de le faire.

En tout cas si nos capitalistes veulent dormir sur leurs piastres, qu'ils se taisent, qu'ils croupissent dans leur apathie, leur indifférence ; mais qu'ils ne cherchent pas à couper les ailes des jeunes qui veulent prendre leur essor, à leurs risques et périls.

JEAN CRAVACHE

SIR THOMAS GLADSTONE



Sir Thomas Gladstone, second baronet, de Fasque et Balfour, dans le comté de Kincardine, lord lieutenant et "Custos Rotulorum" de ce comté, est mort le 20 mars, à sa résidence, près de Laurence Kirk.

Il naquit le 25 juillet 1804 et était le fils aîné de sir John Gladstone (créé baronet le 18 juillet 1846) et de Anne, fille de M. Andrew Robertson, prévôt de Dingwall, Rosshire. Il était le frère du très honorable William Ewart Gladstone, docteur en droit civil, ancien premier ministre.

Il reçut son éducation à Eton et à Christchurch, (Oxford) où il reçut le grade de bachelier ès-arts, en 1827 et celui de maître ès-arts en 1830. Il fut nommé docteur en droit civil en 1853.

Il fut élu membre du parlement pour Queenborough en 1830, pour Portarlington en 1832, pour Leicester en 1835, et pour Ipswich en 1842.

Le défunt baronet se maria, le 27 août 1835, avec Louisa, seconde fille de M. Robert Fellowes, de Shotesham Park, comté de Norfolk.

Il laisse une fille et un fils, Sir John Robert Gladstone, troisième baronet, député lieutenant de Kincardine et ex-capitaine dans les Coldstream Guards, qui naquit en 1852.

LA SCIENCE DE LA VIE

Contre la conscience il n'est point de refuge ;
Elle parle en nos cœurs ; rien n'étouffe sa voix.
Et de nos actions elle est tout à la fois
La loi, l'accusateur, le témoin et le juge.

Chacun a ses défauts, et vous avez les vôtres ;
Indulgent et sévère, honnête homme et chrétien,
Toujours pardonnez tout aux autres,
Jamais ne vous pardonnez rien.

Au restaurant.

—Comment, vous me comptez ce pigeon onze francs ?

—Oui, monsieur.

—Qu'est-ce qu'il avait donc d'extraordinaire ?

—Il était apprivoisé !

M. DESSAULLES.—ST. HYACINTHE

Nous continuons notre série de portraits des maires de nos principales villes, par celui de M. Dessaulles, de St Hyacinthe.

Cette jeune cité est une de celles dont l'avenir est le plus brillant.

Saint-Hyacinthe, sise sur la rive nord de la rivière Yamaska, ne compte que cent et quelques années d'existence. La date relativement récente de sa fondation s'explique par le fait qu'à la découverte du pays les premiers colons s'établirent autour de Québec et de Montréal, et sur les rives du St Laurent.

Des bords du grand fleuve la population pénétra peu à peu à l'intérieur, surtout vers le sud-est, atteignit la rivière Richelieu et se déversa ensuite dans la magnifique plaine arrosée par l'Yamaska.

La ville est située au centre d'une seigneurie d'une superficie de 36 lieues. Cette seigneurie fut accordée, le 23 novembre 1748, à Sieur François de Rigaud, seigneur de Vaudreuil, fils du marquis de Vaudreuil qui, pendant 21 ans, gouverna la colonie de la Nouvelle-France.

Cinq ans après, cette seigneurie fut acquise, pour le prix minime de quatre mille francs, par un citoyen de Québec, M. Jacques Hyacinthe Simon de Lorme, "entrepreneur pour les plates-formes et affûts d'artillerie pour le service du Roi en ce pays."

Les personnes qui ont connu le Saint-Hyacinthe d'il y a vingt ans avec le Saint-Hyacinthe actuel, ne reconnaissent plus cette jeune cité. Après l'incendie de 1876, il y eut une transformation complète.

Saint-Hyacinthe porte l'empreinte du progrès moderne. Ses rues sont bordées d'arbres, ses maisons construites avec goût plaisent à l'œil ; les jardins, les bocages embellissent les nombreuses villas qui bordent sa magnifique avenue ; ses maisons d'éducation, ses églises, ses communautés et ses autres édifices publics frappent par leur grandeur et la beauté de leurs proportions. Le parc au milieu duquel s'élève le collège est remarquable par ses fleurs, ses jets d'eau, ses statues, ses kiosques, ses bois résineux et ses grands ormes. La rivière Yamaska ceinture la ville ; la belle nappe liquide qui s'étend au-dessus de la chaussée, semblable à une glace de Venise, est sillonnée par d'élégantes embarcations, pendant que, vis-à-vis la partie industrielle, l'eau se précipite en cascades et fournit une force motrice capable d'alimenter un grand nombre de fabriques.

La cité de Saint-Hyacinthe a ceci de remarquable, qu'elle est à la fois un centre intellectuel, agricole et manufacturier.

La ville de Saint-Hyacinthe est très certainement un des centres agricoles les plus avantageux de la province, comme elle est une ville manufacturière de renom, car elle renferme des fabriques importantes.

Nous n'exagérons pas en disant que, eu égard à sa population, Saint-Hyacinthe est, en toute probabilité, la ville la plus manufacturière du Canada.

La population de la ville excède 6,000 habitants ; elle s'élève à huit mille environ, en comptant celle des villages de Notre-Dame, de la Providence et de Saint-Joseph qui touchent aux bornes de la cité. En y comprenant les habitants de la paroisses de Notre-Dame de St. Hyacinthe, le bureau de poste de la ville dessert une population d'environ onze mille âmes. Toute cette population est exclusivement canadienne-française, à l'exception de 300 personnes à peu près qui appartiennent à différentes nationalités.

L'avenir sourit à Saint-Hyacinthe ; elle marche dans la voie du progrès ; il y a de l'activité partout, et sur une population excédant à peine 6,000 âmes, 1500 personnes au moins trouvent de l'ouvrage dans les fabriques qu'elle possède, sans tenir compte des petites industries.

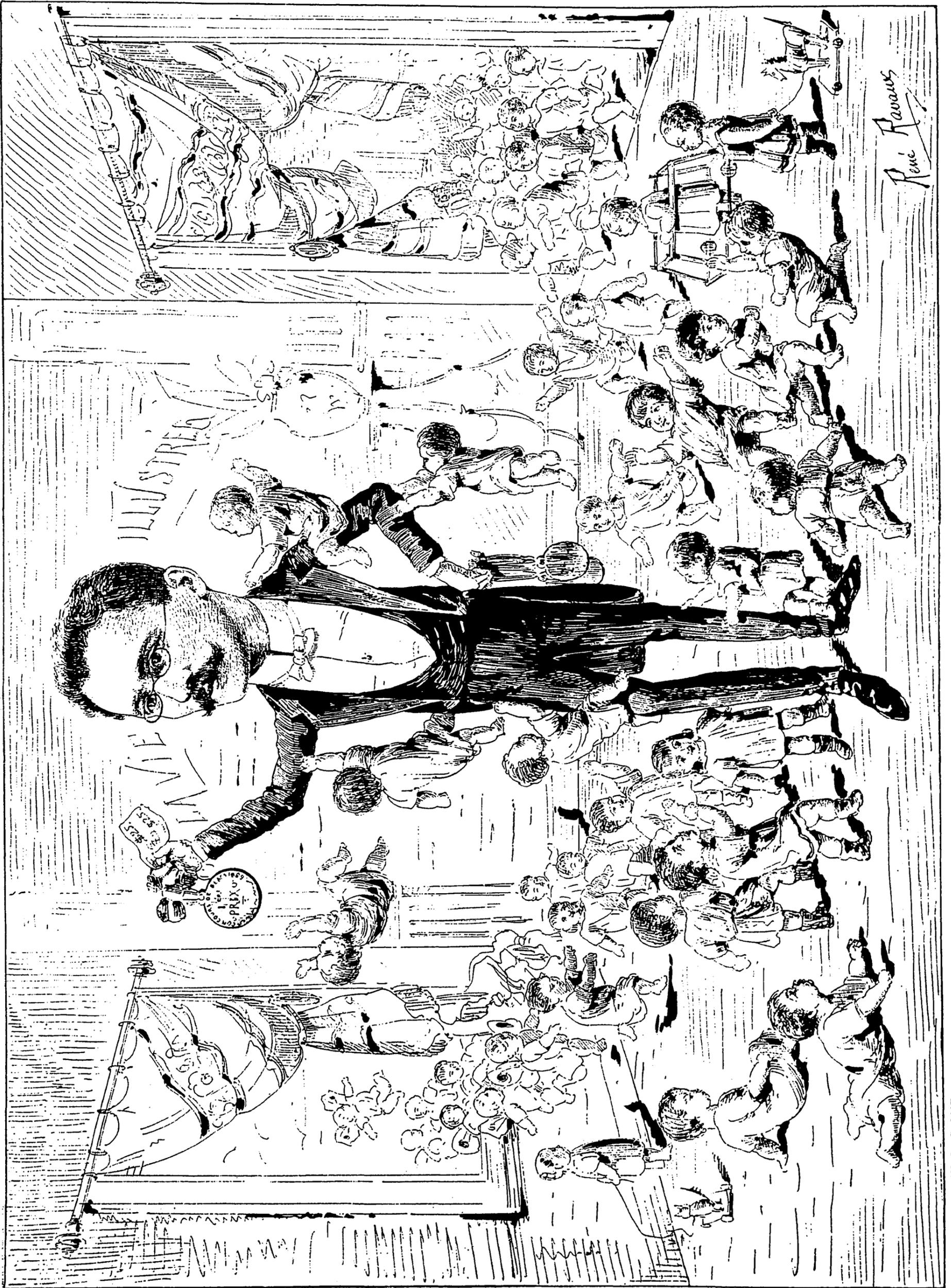
Melle Bébé commence à lire dans les premières pages de l'histoire sainte.

Tout à coup, elle s'interrompt :

—Alors, Adam, il était tout seul sur la terre, dis, maman ?

—Oui, ma chérie.

—Ce pauvre homme ! Comme il devait avoir peur des voleurs !



M. Grenier et son Concours de Bébés.

LA LUTTE POUR LA PALME.

Voyez, ils sont ravissants
Dans leur lutte pour la palme,
Qu'en vient les bonnes mamans,
Secrètement, dans le calme.

WILLIAM PITON.

CARNET D'UN BOHEME

LES PETITES MISÈRES D'UNE MAISON DE PENSION

J'ai toujours gardé une comique souvenance de quelques maisons de pension où le destin dans ses cocasses décrets a voulu que je passasse quelques années de ma vie.

Je me rappelle particulièrement une maison où il y a une vingtaine d'années logeaient six bohèmes de la plus belle venue, un artiste, un lithographe, un sculpteur en bois, un gradué de première classe de l'école militaire de Québec, un étudiant de cinquième année et un apprenti journaliste.

Tout ça payait la pension en monnaie de singe. Tous les samedis ils épuisaient des trésors de diplomatie pour retarder le jour du paiement en espèces sonnantes. La maîtresse de la maison avait un cœur d'or qui se fondait facilement au feu de l'éloquence de ses infortunés pensionnaires. Quelque fois ce feu lui donnait une attisée assez violente pour le faire volatiliser ce bon cœur et alors, elle parlait de recourir à la police municipale pour expulser de chez elle l'individu dont les arrérages étaient cristallisés. Heureusement elle comptait parmi ses féaux pensionnaires deux commis en nouveautés, qui soldaient leur note régulièrement tous les samedis.

Un jour elle lança un ukase, obligeant tout pensionnaire qui cassait la cheminée de sa lampe à pétrole de la remplacer à ses propres dépens. Le malheureux qui par accident ou autrement brisait sa cheminée était dans la pénible nécessité de passer ses longues soirées d'hiver à la lueur d'une mèche fumeuse.

Dans une période de quinze jours trois pensionnaires passèrent leurs soirées à la mèche, faute d'avoir le numéraire suffisant pour remplacer l'objet cassé.

Vous parierai-je de la literie de cette maison. Les petites couchettes en fer aux articulations douteuses et aux pieds mal équilibrés, auraient été enviés par Procuste comme le paraigon du lit sur lequel l'homme est mal couché. Voyons d'abord l'oreiller, (le mot oreiller n'a pas de pluriel dans les pensions de bohèmes.) on dirait qu'il a été rembourré avec des manches de plume en bois franc, tant il est dur et rempli d'aspérités. Des plumes dans ses oreillers, pas plus que sur la main.

Ces oreillers n'ont point de similitude avec l'oreiller de la sécurité sur lequel s'endorment tant d'actionnaires dans les entreprises canadiennes. Leur format était tellement exigu qu'il fallait se rejeter les bras en arrière et s'y cramponner des deux mains afin que la tête ne roulât pas à côté dans le sommeil le moins agité.

Et les draps, les couvre-pieds et les couvertes! qu'en dirai-je? Ils avaient les dimensions des serviettes ordinaires dans les maisons bourgeoises. Les ventilateurs s'y appelaient légion et l'air ambiant y jouait à son aise.

A peine le pensionnaire s'était-il couché qu'il recevait la visite de mesdames les punaises. Celles-ci étaient de forte taille, et d'une constitution des plus robustes. Impossible de se soustraire à leurs attaques qui étaient organisées d'après les règles stratégiques les plus subtiles. Une fois cramponnées à leur victime elles ne la lâchaient plus de la nuit. Elles pratiquaient des phlébotomies sur les endroits les plus sensibles de son corps avec autant d'adresse que le meilleur chirurgien de la ville.

Un mot maintenant de la table, c'était celle d'un Lucullus qui payait cinq centins dans la piastre. Je ne vous parlerai pas des viandes aujourd'hui, attendu que j'ai déjà traité cette question dans LA VIE ILLUSTRÉE, au chapitre des princes consors.

Le café entretenait continuellement des relations criminelles avec la chicorée. Les pensionnaires qui en faisaient une grande consommation n'étaient jamais atteints par des névroses.

Le thé était redigé d'une manière particulière par notre maîtresse de pension.

Matin, midi et soir une théière en fer blanc aux flancs bossués et maculés par des taches de graisse se plaçait sur la table. Une maritorne à la robe sale et effiloquée faisait le tour de la table et versait dans des tasses ébréchées et vouées de leurs anses, un liquide ayant un soupçon de la couleur ordinaire du bon thé. L'infusion de ce thé se faisait avant chaque repas en jetant une couple de cuillerées à soupe de thé à bon marché dans le vase en

question. Le thé déposé dans la théière n'en sortait plus. Les feuilles contractaient un bail emphytéotique pour l'occupation de la théière. Les couches de thé s'y superposaient pendant dix ou douze mois. Vers Noël ou le jour de l'An seulement, la maîtresse de la maison vidait le vase en fer blanc pour l'écurer. Elle croyait, la bonne femme, que l'amoncellement des feuilles dans sa théière augmentait la force du breuvage de ses pensionnaires.

Venons maintenant au beurre. C'était du fort bon beurre, vous m'entendez bien, lorsque je dis fort, je ne sers pas de l'adverbe. Le beurre était fort dans toute la force du mot. Il avait de plus le goût de tinette, et il était agrémenté par des mouches copieuses qui avaient trouvé la mort dans la substance grasse et onctueuse lorsqu'on retapait ses formes.

Les pensionnaires arriérés, il va sans dire, n'avaient pas le droit de s'ériger en critique des articles du menu.

Cependant l'artiste X... trouva moyen un jour de faire comprendre à la maîtresse de céans que le beurre moucheté devait être aboli dans le réfectoire.

S'étant assis à table, il voit devant lui un affreux paquet de beurre outrageusement émaillé de mouches.

S'adressant à la bourgeoise d'une voix suave et sympathique :

—Madame, lorsque j'étais en pension à San Francisco, chez une bonne femme dont je ne me rappelle plus le nom, j'étais émerveillé par les égards qu'elle avait pour son monde. Je lui avais intimé que je n'avais aucun grief contre les mouches et qu'au contraire je les aimais beaucoup. La bonne dame nous en servait à tous les repas avec le beurre, mais seulement elle avait la précaution de mettre le beurre dans une assiette et les mouches dans une autre. Ceux qui aimaient les mouches les mélangeaient avec le beurre à leur discrétion.

En écoutant cette tirade satirique faite en présence de tous ses pensionnaires, la maîtresse de pension devint rouge comme une pivoine. Elle reprit sa contenance quelques instants après et regardant l'artiste pardessus ses lunettes :

—Monsieur X... dit-elle, avant de passer des remarques sur mon beurre, vous feriez mieux de me donner quelques piastres sur vos arrérages.

Musique en sourdine.

Le rideau tombe.

H. BERTHELOT.

LES TROIS PURISTES



—Enfin Mostaganem et Blidah sont à nous :
Peuz à peuz le bédouin tombera sous nos coups,"
Disait un vieux troupiier, connu par son courage.

Son camarade, affectant l'érudit :

—T'es dans l'erreur, mon brave, à l'endroit du langage. Ce n'est pas peuz à peuz, c'est peut à peut qu'on dit. Que non.—Que si.—Très tort.—Raison sans contredit.

—Voici le caporal, tiens, prenons-le pour juge, Et que la palme reste à qui sa voix l'adjudge."

L'autre : "Cessez de grâce vos débats ;

Votre science est trop mal inspirée.

Moi, j'a tant lu don Quichotte et Gil-Blais...
Dites donc : peuh à peuh, car l'h est aspirée."

LAYET

ECHOS DES THÉÂTRES ET CONCERTS



Une jolie comédie de M. Phamphile Lemay, intitulée *Rouge et Bleu*, sera jouée, le 26 courant, à l'Académie de Musique de Québec.

**

Les portes de l'Académie de Musique ont été closes durant la semaine dernière (Semaine Sainte).

On a commencé, le 22 courant, les représentations de *Hermine*, opéra comique déjà bien connu du public montréalais en général :

La troupe Rudolph Aronson a joué 775 fois cet opéra comique au "New-York Casino".

Le chœur est composé de soixante voix.

**

Herr Hans Von Bulow, l'excentrique interprète de Wagner et de Beethoven, recevra \$10,000, en plus de toutes ses dépenses, naturellement, pour les quatre semaines qu'il passera en Amérique.

**

Lundi, le 29 avril, aura lieu dans la salle du collège St. Jacques, coin des rues Ste. Catherine et St. Denis, un concert-spectacle, au bénéfice de M. Tancrède Trudel.

Parmi les amateurs qui prêteront leur concours en cette circonstance, il faut citer : MM. René Ravaux, Charles et Louis Labelle, A. Mainville, E. Duquette, E. Lebel, A. Lacoste ; Melle M. L. Labelle et Mme A. Lapière.

M. T. Trudel n'ayant jamais refusé son aide aux soirées de bienveillance, il est à espérer que le public reconnaîtra son dévouement en assistant en foule au concert du 19 courant.

VARIÉTÉS

Concours d'harmonie musicale :

Le professeur.—La phrase est bien, mais vous finissez pour une ronde qui arrive toujours en retard.

L'élève.—C'est une ronde de police !

**

En police correctionnelle.

—Voici la cinquième fois que vous comparez ici pour ivresse manifeste.

—Que voulez-vous mon président, c'est le malheur qui vent ça !

—Je ne vois pas trop...

—Puisque le malheur *aigril*, le malheureux doit l'être... gris.

**

Entre deux enfants :

—Ah ! dit l'un, c'est papa qui a une belle maison, va ! elle est couverte d'ardoises.

—Oh ! celle de mon papa, à moi, est bien plus belle. M. le notaire disait encore tout à l'heure qu'elle est couverte d'hypothèques !

CAUSERIE FRANCO-CANADIENNE



LE MISTRAL

Moi, je commence à en avoir assez du mistral.
 Je ne veux pas dire, du poète, que je ne connais guère, mais du vent provençal qu'on appelle : mistral.
 Oh ! ici, je suis en plein pays de Tartarin.
 Vous connaissez Tartarin, le fameux chasseur de lions, le président du club des Alpinistes de la Colline du voisinage, l'aimable héros de Daudet.
 Moi, je le rencontre tous les jours : à la chasse, où ses exploits sont prodigieux ; au café, où sa parole est aussi violente et animée que peu digne de foi ; à la promenade, avec des effets de hanches et des roulements d'épaules qui provoquent l'attention, dans les salons, où il chante toujours sa romance légendaire ; enfin au cercle, où il vante le beau pays qui l'a vu naître.

**

Si jamais ce brave Pangloss venait nous faire visite, il serait étonné des progrès surprenants que font chaque jour les méridionaux dans leur optimisme climatérique.
 Pleut-il des semaines entières.
 Parfait. On en jubile, car l'eau est utile à la fécondation du sol.

Neige-t-il quelques fois.
 Oh ! alors, on trouve d'excellentes excuses pour atténuer cette rigueur de la température. C'est extraordinaire, depuis 1870, on n'avait jamais vu pareille chose, c'est une année exceptionnelle, vous verrez l'hiver prochain.
 Fait-il un froid de loup, comme cela arrive, ma foi, par trop souvent.

C'est assainissant, ça purifie l'air et c'est bon pour la santé.
 Le vent souffle-t-il en tempête, des mois entiers, et un vent qui casse bras et jambes.
 On lui donne raison, il chasse les miasmes délétères qui engendrent le choléra.

C'est ainsi pour tout.
 Car tout est parfait dans le midi, même ses défauts qui sont des condiments nécessaires pour apprécier ses qualités.

**

Je suis un peu de l'opinion des méridionaux. J'aime leur climat et je m'en trouve bien ; mais je commence à en avoir assez du mistral.

Ainsi nous sommes à la fin du mois.
 Eh bien, depuis le commencement, nous ne pouvons guère sortir sans courir risque de recevoir une cheminée où un volet sur la tête.

Bien heureux encore quand on peut se tenir debout dans les rues.

Sans compter les tourbillons de poussière qui aveuglent, et les avalanches de sable et de gravier qui fouettent le visage et arrachent vos manteaux,

Et dans l'intérieur des maisons, il faut avoir entendu ça.

C'est un charivari à ébranler les nerfs les plus solides.

**

Hier soir, tout craquait chez moi, mes volets geignaient, mes portes grinçaient sur leurs gonds, mes vitres frémissaient dans leur mastic desséché, les tableaux de mon cabinet, dansant au bout de leurs ficelles, tapaient violemment contre le mur, enfin le mistral secouait ma demeure de fond en comble.

J'essayai de le fuir en me couchant.
 bercé par cette infernale musique, je réussis à m'endormir, les oreilles pleines de hurlements lugubres.

Dans mon sommeil, je percevais vaguement les grincements stridents de la girouette qui orne mon toit, je rêvais tempête, orage, tonnerre, éclairs.

Tout à coup, un bruit terrible, un coup de canon me fait bondir entre mes draps.

En me réveillant, je me rends compte que mes nerfs avaient la danse de Saint-Guy, mon sang bondissait par saccades dans mes artères, le cœur me montait à la gorge avec des battements violents qui m'étouffaient.

J'avais une peur bleue.
 Instinctivement, prompt comme la pensée, je décroche mon revolver, que j'affermis dans ma main tremblante, et assis dans mon lit, je me prépare à être assommé.

**

Le silence s'était fait, et sauf les trépidations de mes artères dont je percevais nettement les sons dans la nuit, rien ne remuait.

Ça ne fut pas long.

Une rafale hurlante vient soudain se heurter à mes carreaux, le chapeau mobile de ma cheminée se met à grincer avec un bruit de vieille ferraille en délire, et une salve de cailloux, briques, tuiles dégringolent dans ma cheminée, avec des détonations à ébranler mes murs, des rugissements de bêtes fauves, des sifflements aigus, tout un sabbat horrible.

Je saute hors de mon lit, et lumière en main, je jette un coup d'œil anxieux à ma cheminée, m'arc-boutant déjà pour prendre la fuite, en prévision d'un effondrement certain de toute ma vieille baraque de maison.

J'en fus quitte pour la peur, mais j'en ai assez du mistral.

Il assainit l'air, purifie tout, c'est probable ; mais le diable, il réveille brusquement les gens tranquilles, la nuit, ce qui est malhonnête pour un vent qui se pique d'une certaine courtoisie.

**

Les Marseillais, les Nimois, les Avignonnais, les Provençaux enfin, ont une faiblesse pour lui. Ils lui passent ses frasques, en souriant d'un air fin.

Bon dieu de sort ! disent-ils, avec cet accent ineffable qui fait leur force, voilà encore le mistral qui fait des siennes.

Et le soir après dîner, ils déplient févreusement leur journal, s'extasiant sur le nombre de cheminées qu'il a démolies, des volets qu'il a enlevés, des arbres qu'il a déracinés.

Les méridionaux sont très fiers de leur mistral, parce que c'est un vent que le nord leur envie. Ils en sont plus fiers que les Marseillais de leur Cannebière.

C'est louable et très légitime. Je les admire impitoyablement dans leurs goûts, mais je me permets encore une fois de crier bien haut : J'en ai assez avec votre mistral, laissez-moi dormir, au moins la nuit.

CH. DES ÉCORRES.

CONCOURS DE LAIDEUR

Un américain a l'intention d'ouvrir un concours d'un nouveau genre qui serait l'envers de ceux organisés à Spa, Turin, Nice et Paris ; il s'agirait d'inviter à New-York les *plus laides* du monde et de donner un prix de 5,000 dollars à la plus hideuse d'entre elles.

Il est inutile de dire que les mortelles agrémentées de dartres, eczémas, pustules et autres affections en *ules* seront rigoureusement écartées et déclarées hors concours.

L'idée est originale—on devait s'attendre, du reste, à la voir germer dans un cerveau américain—et nous lui soudaitons le plus grand succès.



Les manteaux vont beaucoup changer et leurs transformations n'auront rien de comparable à celles de l'année dernière, qui furent à peu près nulles. Les vêtements de cette année ont beaucoup de grâce. Il en est un surtout, un grand manteau, qui enlèvera tous les suffrages. C'est une nouveauté qui plaira beaucoup, j'en suis sûre, aux femmes de bon goût.

Le grand manteau est en dentelle noire. Le corsage est plissé et retenu à la taille sous une ceinture de velours en pointe ; un empiècement semblable orne le haut du corsage. Manches à la juive et grande jupe en dentelle recouvrant tout le costume.

Un autre grand manteau se fait en surah mordoré, très-cambré sur les reins, froncé devant, et garni tout autour d'une grosse ruche.

Comme vêtement pour tous les jours, on reste fidèle à la jaquette de coupe simple et très ajustée. Elle est d'ailleurs le plus gracieux et le plus dégagé des vêtements pour jeune fille.

Le corsage-veste ouvert sera cet été plus que jamais en faveur. Pour accompagner ce vêtement, on fait des chemisettes, des guimpes ou des plastrons en gaze de toutes les couleurs, ce qui donne une allure très seyante à l'ensemble.

A citer encore : une visite en ottoman avec manches courtes formées de plusieurs rangs de dentelles ; pans très longs sur le devant ; nœuds de rubans sur les épaules. Cette visite se portait déjà l'année dernière.

Deux nouveautés charmantes pour finir : On porte beaucoup de colliers faits en petites plumes ou fleurs, ou en fleurs, ou en tulle ruché, et en rubans avec chou sur le côté. D'autre part, les ornements en boutons atteignent des proportions invraisemblables. On en met sur les gilets, sur les vestes, sur les jaquettes. Le bois, le métal sculpté, ciselé, doré, bruni, gravé font les frais du nouveau joujou de la mode. Les boutons peuvent même devenir luxueux, lorsqu'ils sont, par exemple, en nacre teintée de toutes nuances et pouvant s'assortir à tous les costumes. Les uns sont émaillés dans le style Boucher et Watteau ; les autres sont en or ou en argent, semés de petites pierreries.

ROSE COUTURIER.

DANS LA RUE

Les deux petites sont en deuil
 Et la plus grande—c'est la mère—
 A conduit l'autre jusqu'au seuil
 De l'école primaire.

Elle inspecte dans le panier
 Les tartines de confiture
 Et jette un coup d'œil au dernier
 Devoir du cahier d'écriture

Puis, comme c'est un matin froid
 Où l'eau gèle dans la rigole,
 Et comme il faut que l'enfant soit
 En état d'entrer à l'école.

Ecartant le vieux châle noir
 Dont la petite s'emmitoufle,
 L'aînée alors tire un mouchoir,
 Lui prend le nez et lui dit : souffle.

FRS. COPPEE

ABONNEMENTS

Qu'il soit bien compris que l'abonnement à LA VIE ILLUSTRÉE est strictement payable d'avance, et que nous n'enversons le journal à personne, à titre d'essai. Cette mesure est prise en raison du bon marché du prix de l'abonnement.

Qu'on n'oublie pas que LA VIE ILLUSTRÉE est le plus grand, le plus riche, le plus volumineux, et le moins cher de tous les journaux illustrés du monde entier.

CETTE NOBLESSE !



Avec raison, le *Canada* s'étonne de ce que les journaux canadiens-français aient presque tous publié l'entrefilet suivant :

" M. Emmanuel de LaBarre, vicomte de Nanteuil, vient d'arriver de France, dans la province de Manitoba. M. le vicomte se fixera à Saint Pierre, où il a acheté des terrains."

" M. le vicomte se fixera... (observe le *Canada*), est

tout simplement adorable !

" Il n'y a que les maîtres d'hôtels lorsqu'ils annoncent le dîner, et les notaires lorsqu'ils demandent la permission d'entamer la lecture d'un contrat de mariage, qui aient jamais employé une pareille langue.

" Et dire que nous vivons dans un pays démocratique !"

Certes, il est surprenant que les titres de noblesse et les particules produisent encore en ce pays, en plein XIX^e siècle, autant d'effet sur notre imagination !

On dirait vraiment que, comme dans le bon vieux temps, nous sommes encore de simples serfs tout disposés à baiser la main de nos seigneurs les nobles et à nous aplatir à leurs pieds.

Cependant, parmi ceux qui ont connu ou qui connaissent quelque vicomte, comte, baron ou marquis, quel est l'homme assez dépourvu d'esprit d'observation pour n'avoir pu constater que ces personnages ne sont pas plus remarquables, sous aucun rapport, que le commun des mortels ?

Un homme n'est au-dessus des autres que par la vertu et par le mérite : " noblesse vient de vertu," comme dit le proverbe.

Or, en général, le seul mérite de nos nobles contemporains est d'être le fils de leur papa.

C'est un bien mince bagage !

Dire que les descendants des anciens nobles sont tous dépourvus de qualités, ce serait émettre une fausse proposition ; mais il m'est permis de constater qu'ils ne sont en rien supérieurs aux simples roturiers.

On ne devrait donc leur rendre des honneurs que quand, par des actes, ils s'en seraient montrés dignes.

La noblesse personnelle est la seule que tout homme sensé doit reconnaître, car si, comme l'écrivait Noël, " la source de la noblesse est quelquefois claire, les ruisseaux en sont troubles."

Que M. de Trois Étoiles soit vicomte, comte, baron ou autre chose, de par un de ses aïeux du temps de Pierre l'Érmitte ; que sa noblesse soit de race, des quatre lignes, de robe, de finance, d'épée, de cloche, de coutume ; qu'elle ait été établie par lettres ou qu'elle soit bâtarde, il n'en est pas moins un simple particulier ne pouvant avoir de réels mérites que ceux qu'il acquiert.

Il est extraordinaire que la France elle-même, le pays du progrès par excellence, ne se soit pas débarrassée depuis longtemps de cette ridicule coutume d'honorer dans la personne d'une nullité quelconque un homme de génie du XVII^e siècle ou un brave à trois poils du temps des croisades.

L'an dernier, les députés de l'extrême gauche ont déposé sur le bureau de la chambre, à Paris, un projet de loi interdisant de mentionner dans les journaux ou dans les documents officiels les titres héréditaires.

Mais il est probable que ce projet a sombré, car on n'en a plus entendu parler.

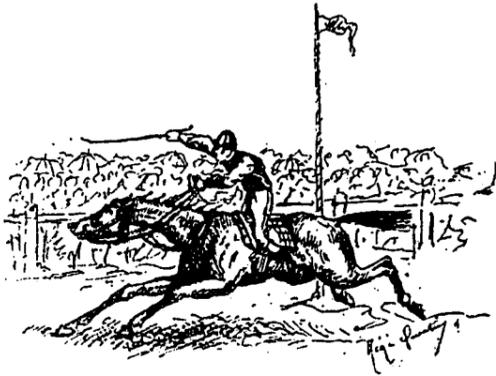
Il faut espérer que la question reviendra sur le tapis et que la loi ne reconnaîtra plus aucun titre de noblesse si authentique qu'il soit. Pas plus qu'on n'hérite des qualités et du talent de son père on ne devrait hériter de son blason.

Tel comte ou tel marquis qui s'enorgueillit de sa naissance et se considère bien supérieur à ses contemporains, serait à peine capable de garder les oies.

Le fils d'un assassin n'est pas puni pour le crime commis par l'auteur de ses jours. Pourquoi un individu bénéficierait-il de la distinction accordée, il y a des siècles, à un homme qui s'est fait remarquer par son génie ou qui a accompli quelque action d'éclat ?

RUYS DAL.

ECHOS DU SPORT



Le 15 courant, le président Harrison a reçu à la Maison Blanche, les membres des clubs Chicago et All America.

**

Les représentants de John L. Sullivan et de Jake Kilrain se sont rencontrés à New-York, dernièrement, et ont conclu les derniers arrangements pour la prochaine lutte.

**

Le 1^{er} novembre dernier, une grande joute d'échecs par correspondance commença entre cinquante joueurs canadiens et cinquante joueurs yankees. Des cinquante parties commencées, trois seulement ont été jusqu'à présent terminées. Deux de ces parties ont été gagnées par les yankees, l'autre par un canadien. Ce dernier est un Montréalais.

**

Matsuda Saurachki, le lutteur japonais, est allé de New-York à San Francisco, pour combattre avec Jimmy Faulkner. Le japonais devait lutter avec Tom Connors, à Milwaukee ; mais l'engagement ayant été plusieurs fois ajourné, il abandonna la partie.

**

Meredith Stanley, l'athlète et le " sauteur de ponts " bien connu, a fait, le 12 courant, le saut le plus remarquable des annales du " sautage."

Revêtu de maillots de soie et chaussé de savattes, il s'est élancé dans le vide, du tablier du pont nommé High Bridge, sur le " Cincinnati Southern Railway, à 285 pieds de hauteur. Replié sur lui-même, en boule, il tomba dans la rivière et reparut quelques instants après. Il ne ressent aucun mal de ce saut périlleux, et déclare se porter mieux que jamais.

Avis donc aux malades désireux d'une prompte guérison :

**

Le " Southern California Athletic club " est disposé à payer \$10,000 pour jouir du spectacle de Sullivan et Kilrain luttant ensemble. On sait que le combat doit avoir lieu à la Nouvelle-Orléans ; mais il ne serait pas surprenant que les athlètes, alléchés par cette jolie somme, aillent lutter en Californie.

**

Le 16 courant, une société athlétique a été fondée à Québec, par les membres du club de lacrosse St. Louis.

M. Charles Archer a été élu président, M. J. Turcotte, vice-président, M. E. Fisot, secrétaire et M. Georges Vallière, trésorier.

Le comité de régie se compose de MM. E. Dorion, H. Pelletier, J. Bogue et H. Chaloner.

Tous les sports seront pratiqués par cette nouvelle société.

AVIS

Toute personne qui nous remettra quatre abonnements d'une année, avec le prix, recevra LA VIE ILLUSTRÉE pendant un an, et aura également droit aux primes.

GRAPHOLOGIE



Par le professeur Marc Say

Le grand nombre de lettres que nous recevons à ce sujet nous oblige à exiger les conditions suivantes des correspondants qui désirent avoir l'analyse de leur écriture : 1^o. Ils devront avoir payé une année d'abonnement. 2^o. Ils devront dire à quelle date ils se sont abonnés. 3^o. Ils écriront au moins une page de leur propre composition et dans leur écriture ordinaire, donnant leur nom et prénoms, leur âge et le lieu de leur naissance ; ceci est essentiel, car nous trouverons là une garantie de la bonne foi de nos correspondants. 4^o. Ils feront connaître le nom auquel nous devons leur répondre.

Nous ne prétendons pas dire la bonne aventure, ni lire dans l'avenir ; mais nous voulons donner une bonne analyse du caractère des correspondants qui se conformeront à nos conditions.

Qu'on veuille bien se rappeler qu'un abonnement ne donne droit qu'à une seule analyse.

Nos correspondants sont priés de nous faire rapport de la justesse de nos analyses. Ces rapports ne seront livrés à la publicité qu'avec la permission des correspondants.

SENSITIVE, Québec.—De taille assez grande et élégante ; plutôt châtain avec yeux foncés ; nature hardie et curieuse ; très instruite et renseignée. Vous avez un cœur bien fait pour aimer, et avez de belles et bonnes qualités. Physionomie très sympathique et d'une conversation agréable.

ROMÉO, Montréal.—Grand, robuste, brun *chocolat*, avec yeux noirs. Allure vive et peu gracieuse. Manières brusques et peu sympathiques. Education laissant à désirer.

JULIEN B., Québec.—Petite taille et allure lente ; blond clair, yeux bleus ; nature timide et insouciant ; aucune ambition, et manquant complètement de courage. Il vous faudrait être dans le commerce, sous une direction dure et stricte, et penser à prendre femme afin de donner à votre vie un *sujet d'occupation* ; alors le courage et l'ambition vous viendraient et pourriez prétendre à être utile à la société et à vous-même.

R. C., Woonsocket, R. I.—Très brun, taille forte, bon caractère et éducation ordinaire. Courageux, intelligent et entreprenant, vous réussirez en affaires.

MELLE ROSE.—Charmante enfant, très bien élevée, aux manières gracieuses et honnêtes. Blonde, avec yeux gris-perle. Cœur bien fait pour aimer. Vous caressez un rêve dont j'espère, vous verrez l'accomplissement.

VARIÉTÉS

Entre amies.

Toutes deux élégantes, mais arrivées à l'âge où la coquetterie exige le plus de soins, l'une d'elle se maquille un peu trop peut-être.

LA PREMIÈRE.—Mais quel âge avez-vous donc, ma chère ?

LA SECONDE.—Qu'importe ! on n'a jamais que l'âge que l'on paraît.

LA PREMIÈRE (après un examen d'un quart de seconde).—Tiens, je vous croyais plus jeune !

**

On vient de repeindre les banes des squares et on les a entourés d'une balustrade provisoire.

Passé un monsieur grincheux.

—Pourquoi, dit-il à un policeman, a-t-on fourré ces morceaux de bois sur les banes ?

—Pour prévenir les passants que ces sièges sont fraîchement peints.

—Avec ça qu'ils ne s'en seraient pas aperçus en s'asseyant dessus !

FEUILLETON DE "LA VIE ILLUSTRÉE."

ARRACHÉE DE LA TOMBE

XVII

Suite

L'Italienne sortit et ne revint qu'au bout de cinq minutes, car elle dut attendre sur la place l'arrivée des premières voitures.

La jeune femme descendit et monta dans le coupé qui l'attendait à la porte. Le concierge la salua, mais il n'osa point lui adresser la parole.

— Où allons-nous ? demanda le cocher.

— Rue de la Rochefoucauld, répondit-elle.

— Une demi-heure plus tard, le coupé s'arrêtait devant la maison de M. Lambert.

Jeanne baissa son voile, mit pied à terre, paya le cocher et sonna à la porte cochère qui s'ouvrit immédiatement. Elle passa comme une ombre devant la loge et monta légèrement l'escalier. Elle attendit près de cinq minutes sur le palier, après avoir sonné deux fois.

Enfin la femme de chambre de madame Lambert, qui couchait dans l'appartement, vint lui ouvrir en se frottant les yeux.

Jeanne entra sans dire un mot, traversa le vestibule et pénétra dans le salon. La domestique stupéfaite l'y suivit.

— Qui êtes-vous, madame, que voulez-vous ? demanda-t-elle.

— Parler à madame Lambert à l'instant même.

— Il est à peine six heures, madame Lambert ne reçoit pas si matin. Je vous conseille de revenir dans la journée.

— Non, allez lui dire...

— Je vous répète que madame ne vous recevra pas, interrompit la femme de chambre ; elle dort et je n'ai certainement pas la réveiller.

Elle commençait à regarder de travers cette visiteuse trop matinale.

— Eh bien, j'irai moi-même, répliqua la jeune femme en faisant quelques pas.

— Par exemple ! exclama la domestique, je ne vous permettrai point !

Une porte qui s'ouvrit lui ferma la bouche.

Madame Lambert, nu-tête, vêtue d'un peignoir de mousseline richement brodé, entra dans le salon.

— Laissez-nous, dit-elle à sa femme de chambre.

Celle-ci se retira sans rien dire.

— Nous sommes seules, reprit madame Lambert en se tournant vers l'inconnue, veuillez me faire connaître l'objet de votre visite.

Jeanne venait d'être prise subitement d'un tremblement nerveux. Un sanglot s'échappa de sa poitrine.

— Mon Dieu, qu'avez-vous ? dit vivement madame Lambert.

Elle avança un fauteuil et aida la jeune femme à s'asseoir. Puis elle se plaça près d'elle et lui prit les mains en répétant :

— Voyons, qu'avez-vous ?

— J'ai peur ! murmura Jeanne.

Le timbre de cette voix fit tressaillir madame Lambert.

— Peur ! fit-elle. Pourquoi ? Vous pouvez parler sans crainte ; si je puis vous être utile je me mets à votre service.

— Vous pouvez beaucoup pour moi.

Madame Lambert ressentit une nouvelle commotion.

— Il me semble que je connais votre voix, reprit-elle. Pourquoi me cachez-vous votre figure ? Qui êtes-vous donc ?

— Je suis la maîtresse de M. Georges Lambert.

— La maîtresse de mon fils ? vous, vous !... s'écria madame Lambert en proie à une agitation étrange.

La jeune femme tomba sur ses genoux.

— Ah ! ne me repoussez pas ! implora-t-elle.

— Votre nom, dites-moi donc votre nom !

— Jeanne.

— Jeanne ! exclama la mère de Georges.

Et d'une main frémissante elle arracha le voile de la jeune femme.

Aussitôt elle poussa un cri perçant et se rejeta en arrière comme à l'aspect d'un fantôme.

— Madame, dit Jeanne d'un voix vibrante en joignant les mains, Georges m'a retrouvée dans un cercueil ; je me suis donnée à lui toute entière... Si j'ai mal fait, méprisez-moi, chassez-moi !

Madame Lambert se redressa : le regard plongé dans les yeux de Jeanne, elle se rapprocha lentement. Puis, tout d'un coup, elle prit la tête de la jeune femme dans ses mains tremblantes et ses lèvres se collèrent sur son front.

— Ah ! vous m'aimez encore ! s'écria Jeanne.

Et elle éclata en sanglots.

— Si je t'aime ! toi, que nous avons tant pleurée et qui nous est rendue !... Toi, l'ange du dévouement !... Si je

t'aime ! ne le sens-tu pas aux battements de mon cœur ? Jeanne vivante ! Je la vois, je la tiens dans mes bras... sur mon cœur. Et je n'ai pas deviné, je n'ai pas deviné qu'elle avait pu empêcher Georges de mourir !

A ce mot "mourir" Jeanne se dégagea des bras de madame Lambert et se dressa d'un bond sur ses jambes en s'écriant :

— Georges, Georges, où est-il ?

— Jeanne, mon enfant, qu'y a-t-il ? interrogea madame Lambert effrayée. Explique-toi.

— Madame, Georges est-il rentré cette nuit ?

— Je ne sais... il a une clef de l'appartement, je vais voir dans sa chambre...

— Ne vous dérangez pas, dit Lambert en apparaissant, Georges, n'a pas couché ici cette nuit.

— Ah ! mon Dieu ! exclama Jeanne.

— Quelle est cette femme ? demanda M. Lambert étonné.

— Je n'ai plus de nom, répondit Jeanne en se tournant vers lui.

Et elle s'affaissa sur le parquet en criant :

— Je suis maudite !

XVIII

M. Lambert venait de relever la jeune femme lorsque la servante se montra à l'entrée du salon.

— Madame, dit-elle à sa maîtresse, il y a là un monsieur, que je ne connais pas, qui demande à nous parler de la part de M. Georges.

— Qu'il vienne, mon Dieu, qu'il vienne vite.

Jeanne releva la tête. Un homme entra.

— Frugère ! s'écria-t-elle.

Il jeta autour de lui un regard rapide et bondit vers la jeune femme, en criant :

— M. Georges est sauvé !

— Ah ! Dieu ne m'a pas condamnée, murmura-t-elle.

Frugère s'approcha de madame Lambert.

— Excusez-moi, madame, dit-il ; en voyant madame Jeanne, la surprise... l'émotion... j'ai oublié... que je devais m'adresser à vous.

— Dites-nous vite où est mon fils, monsieur.

— M. Georges est maintenant chez M. le président Durançon.

— Il a donc couru un danger ?

— Oui, madame, un grand danger.

— Un duel, n'est-ce pas, un duel ?

— Non, madame, on a tenté de l'assassiner.

Madame Lambert recula frissonnante.

— On a voulu assassiner mon fils ! s'écria Jacques Lambert. Qui donc ?

— Je n'ai pas besoin de vous dire son nom, monsieur.

— L'infâme ! fit Jacques d'une voix creuse.

Jeanne cacha sa figure dans ses mains.

— M. Georges m'a chargé de vous dire d'être sans inquiétude.

— Il est donc blessé ?

— Légèrement, presque rien.

— Je cours chez M. Durançon, dit Jacques Lambert.

Frugère l'arrêta.

— M. Georges ignore que madame Jeanne est ici, je vous en prie, ne le lui dites pas.

— Vous êtes l'ami de mon fils et le nôtre, fit Jacques, laissez-moi vous serrer la main.

— M. Georges m'appelle son ami, répondit Frugère, mais je suis et veux toujours rester son serviteur.

— Oh ! vous êtes son ami, son meilleur ami ! s'écria Jeanne. M. Frugère, continua-t-elle, était gardien du cimetière Montmarthe il y a dix-huit mois ; c'est lui qui a aidé Georges à ouvrir ma tombe.

Jacques Lambert passa dans sa chambre pour achever de s'habiller. Frugère resta encore quelques minutes avec les deux femmes, puis il se retira pour n'avoir pas à répondre à des questions qui devenaient embarrassantes, surtout en présence de Jeanne.

Quand il fut dans la rue, des plis se creusèrent sur son front, et son visage s'assombrit subitement.

— Madame Jeanne chez madame Lambert, pensait-il, qu'est-ce que cela veut dire ? Il y a là-dessous quelque chose qui n'est pas clair. Toutes nos affaires se compliquent. Vrai, je ne m'attendais pas à celle-là. Est-ce encore un danger ? Je ne comprends plus rien... C'est comme M. Durançon, qui m'a défendu de nommer M. de Borsenne et son domestique, les plus vils scélérats que la terre ait portés. Pourquoi ? C'était si simple de nous en débarrasser en les envoyant au baigne ! Quelle est son idée ? Il doit en avoir une. Bah ! c'est comme ça, on pince les petits et on laisse les gros tranquilles : ce n'est pas toujours ceux qui ont cassé les pots qui les payent. Mais je suis là... Vous ne toucherez pas à madame Jeanne, ou le diable avec ses cornes ne retiendrait pas ma langue.

Et il s'en allait en hochant la tête et en répétant :

— Qu'est-ce que cela veut dire ?

Pendant ce temps, Jeanne racontait à madame Lambert les derniers événements de sa vie, c'est-à-dire le secret de Georges. C'était aussi la confidence de son bonheur et de ses joies intimes. De sa douce voix, simplement, sans réticence ni hésitation, elle lui dit tout. L'image rayonnante et colorée d'une félicité presque parfaite passa sous les yeux de madame Lambert qui, dans

son émerveillement, ne savait plus si elle devait plaindre, blâmer ou approuver sans réserve. Mais elle était sous le charme d'un ravissement inconnu.

Elle aimait son mari de toute son âme, mais comme son amour d'épouse lui paraissait pâle et calme à côté de la grandeur de celui de Jeanne ; c'est à peine si elle osait lui comparer son affection de mère.

Elle se disait :

— L'amour et la passion elle-même se sont idéalisés. Deux cœurs, deux âmes, deux vies se sont confondus dans une étreinte surhumaine. Rien ne saurait plus les séparer. La mort elle-même ne pourra les désunir.

La jeune femme cessa de parler et sa tête s'appuya doucement sur la poitrine de la mère de Georges.

— Maintenant, Jeanne, mon enfant, que vas-tu faire ? demanda madame Lambert.

— Ce que vous voudrez, répondit-elle. Conseillez-moi.

— Jeanne, tu te trouves plus dans les conditions ordinaires de la vie. Comme tu le disais tout à l'heure, tu es morte pour ta famille et pour le monde. Cela te justifie à tes yeux. D'autres, plus autorisés que moi, te justifieront mieux encore. Les sympathies ne te manqueront point. C'est par un acte de volonté réfléchi que tu t'es placée au-dessus de nos lois sociales ; mais qui donc aurait le droit de soulever le voile sur lequel tu t'es cachée pendant dix-huit mois ? N'as-tu pas respecté le nom de ton mari, celui de ton père ? Qui donc oserait seulement t'interroger ? Jeanne, tu étais libre, parce que tu n'appartenais plus à la société, et tu n'as aucun compte à rendre au monde.

Les droits de M. de Borsenne sont incontestables, cependant ; et maintenant qu'il sait que tu existes, il faut, tu l'as bien compris, — que tu t'éloignes de Georges. Je l'approuve d'avoir repoussé la proposition que tu lui as faite de vous exiler tous les deux en Amérique ou ailleurs. Qu'auriez-vous fait ? Que seriez-vous devenus ? Tu ne pensais donc pas à moi, à ta pauvre mère, qui serait morte de douleur en apprenant tout cela ?

— Oh ! ma mère, ma mère ! soupira Jeanne en pleurant.

— Jeanne, reprit madame Lambert, il n'y a pas d'hésitation possible, tu dois revenir chez tes parents, et, d'ici, je te conduirai dans les bras de ta mère.

— M. de Borsenne me réclamera.

— Eh bien ! tes parents lui répondront. Crois-moi, Jeanne, tu seras plus forte entre ton père et ta mère que défendue par Georges.

— Mais lui, lui, que fera-t-il ?

— Je le consolerais. Tu m'as appris comment on parle à son âme.

Jacques Lambert rentra à onze heures, donna de Georges des nouvelles tout à fait rassurantes. Toutefois pour certaines raisons qu'il n'avait pas voulu faire connaître, M. Durançon tenait à le garder chez lui pendant trois ou quatre jours.

Le retour de Jeanne chez ses parents fut vivement approuvé par M. Lambert.

A une heure, la mère de Georges entra chez M. de Précourt, suivie de Jeanne, qui tremblait comme un roseau agité par le vent.

— Monsieur et madame sont sortis, leur dit le valet de chambre du baron.

— Nous attendrons, répondit madame Lambert.

Le domestique s'inclina et ouvrit la porte du salon.

— Leur absence est un bonheur pour moi, dit Jeanne tout bas à madame Lambert, si je m'étais trouvée brusquement devant eux, il me semble que je n'aurais pu me soutenir sur mes jambes.

Elle releva son voile et s'arrêta en contemplation devant le portrait en pied de madame de Précourt. Des larmes coulèrent silencieusement sur ses joues.

M. et madame de Précourt étaient au cimetière de Montmarthe. Tous les quinze jours, les bras chargés de fleurs et de couronnes d'immortelles, ils faisaient ensemble une visite pieuse à la tombe de leur fille adorée.

Après avoir prié avec ferveur, agenouillés l'un près de l'autre, ils allaient se retirer, lorsqu'un ouvrier du cimetière s'avança vers eux la casquette à la main.

— Comment vont vos enfants ? lui demanda madame de Précourt.

— L'aîné pousse comme un champignon, lui répondit-il, et la petite est tout à fait guérie, grâce à vous, madame la baronne, qui lui avez envoyé votre médecin, de l'argent pour acheter des remèdes et du bois pour la défendre contre le froid. Un père et une mère n'oublient jamais. Le soir, quand les enfants font leur prière, ma femme a bien soin de leur dire : Petits, pensez à la bonne dame.

— Venez me voir demain, mon ami, j'aurai plusieurs choses à vous donner pour eux.

— Merci, madame, j'irai. Mais je voudrais à mon tour faire quelque chose pour vous.

Il regarda autour de lui, puis se rapprochant :

— Nous sommes seuls, je peux parler. Ce que je vais vous révéler n'est connu que de trois personnes du cimetière. Madame de Borsenne, à qui vous apportez toujours des fleurs et des couronnes, n'est pas dans son cercueil.

— Malheureux ! que dites-vous ? s'écria la baronne.

— Plus bas, madame, plus bas, si on savait que je par-

le, je perdrais ma place. C'est moi qui ai ouvert le cercueil, il y a trois semaines, en présence de M. de Borsenne et d'un commissaire de police. Il était vide.

—Oh ! c'est horrible !...

—Mais non, madame, vous ne comprenez donc pas que l'enfant que vous pleurez n'est pas morte !

—Oh ! je deviens folle ! murmura la baronne.

—C'est cet homme qui est fou, dit froidement M. de Précourt.

—Monsieur le baron, voyez M. de Borsenne, conseilla l'homme du cimetière.

Et il disparut.

M. de Précourt prit le bras de sa femme, qui se soutenait à peine, et l'entraîna précipitamment jusqu'à l'endroit où leur voiture les attendait.

—Ma chère Adèle, dit le baron, je vous laisse rentrer seule. Je tiens à vous convaincre que nous venons d'avoir affaire à un aliéné ; je vais cher M. de Borsenne.

Madame de Précourt prévenue par sa femme de chambre que son amie était venue lui faire une visite et l'attendait, jeta son châle et son chapeau sur un meuble et se précipita dans le salon.

Jeanne, en attendant la voix de sa mère, s'était retirée dans sa chambre de jeune fille.

—Ma chère Joséphine, dit la baronne en saisissant les mains de son amie, tu ne te figures pas comme je suis heureuse de te voir en ce moment.

—Tu me parais bien agitée, fit madame Lambert.

—Agitée, troublée, surexcitée... Il y a du délire dans mon esprit. Je suis comme folle.

—Tu m'effrayes : que t'est-il donc arrivé ?

—La plus étrange aventure... Tout à l'heure, au cimetière, j'étais avec mon mari, un brave homme que je connais et qui se montre reconnaissant d'un peu de bien que j'ai pu lui faire, s'est avancé vers moi pour nous dire brusquement : "Madame de Borsenne n'est pas dans son cercueil, votre fille n'est pas morte !" Juge de ma stupeur... j'ai cru que tout se déchirait dans ma poitrine, que mon cœur se détachait.

Vous êtes une enfant, me dit mon mari, vous voyez bien que cet homme est fou. Et nous sortîmes du cimetière.

Le fossoyeur affirme que M. de Borsenne a fait ouvrir le cercueil de ma pauvre Jeanne ; le baron a pris une voiture pour courir rue de Ponthieu. Moi, en revenant ici, je me suis un peu calmée. En réfléchissant, je me demandais : Est-ce bien un fou qui nous a parlé ?

—Adèle, répliqua madame Lambert, si cet homme avait dit la vérité ?

—Oh ! tais-toi, tais-toi ! s'écria madame de Précourt avec égarement, tu ne vois donc pas dans quel état je suis !

—Calme-toi, je t'en supplie. La puissance et la bonté de Dieu sont infinies ; et s'il a fait un miracle en votre faveur...

—Joséphine, tu sais quelque chose, interrompit la baronne d'une voix étouffée. Parle, parle !

—Eh bien, oui, je sais que ta fille existe.

Madame de Précourt chercha un appui contre un meuble.

—Je n'ose plus rien te dire, reprit madame Lambert ; je viens t'annoncer un immense bonheur et je te vois défaillante comme si tu allais mourir.

Madame de Précourt se redressa avec énergie.

—Va, tu peux parler maintenant. La plus forte émotion est passée. Où est ma fille ?

—Tout près d'ici ; tu la verras aujourd'hui même.

La baronne se frappa le front.

—Cette femme voilée, sur la route de Brunoy, c'était elle... Ah ! je m'explique enfin les battements de mon cœur !

—Oui, c'est bien Jeanne que tu as rencontrée près de Brunoy, Jeanne qui voulait voir sa mère et son père sans se faire connaître. L'horreur que lui inspire M. de Borsenne l'a tenue éloignée de vous pendant dix-huit mois. La pauvre enfant se cachait... Aujourd'hui, elle se décide à quitter sa retraite : elle vient demander à son père de la défendre contre son mari.

—Et vous aimer aussi, ma mère ! s'écria Jeanne en s'élançant au milieu du salon.

La baronne ouvrit ses bras, en criant :

—Ma fille !...

Ce fut une étreinte passionnée, convulsive, délirante. Elles se tinrent longtemps embrassées sans voix, la mère dans une extase délicieuse, la fille s'enivrant de la joie et de la tendresse maternelle. M. de Précourt les surprit ainsi. Roide, glacial, il fit quelques pas dans le salon. Jeanne s'était échappée des bras de sa mère, mais au moment de se jeter au cou du baron elle s'arrêta stupéfaite. D'un geste terrible M. de Précourt lui avait cloué les pieds sur le tapis. Alors, l'œil étincelant, la baronne marcha vers son mari.

—Monsieur, dit-elle d'une voix éclatante, que signifie cet accueil que vous faites à la fille qui nous est rendue ?

—Ma fille est morte, bien morte pour nous, répondit-il d'un ton douloureux.

—Pour vous, peut-être, non pour moi ! exclama madame de Précourt en se redressant superbe de fierté. Vous avez vu M. de Borsenne, que vous a dit ce misérable ?

—M. de Borsenne, malheureux comme moi, déplore la conduite de celle qui fut autrefois Jeanne de Précourt.

La jeune femme poussa un gémissement et se réfugia dans les bras de madame Lambert en disant :

—Vous le voyez, je suis perdue, perdue !

La baronne saisit le bras de son mari, et le serrant avec force :

—Ainsi, votre gendre accuse ma fille ?

—Oui, répondit-il, votre fille, sa femme, la maîtresse de Georges Lambert.

Un nouveau gémissement de Jeanne répondit à ces paroles. Madame de Précourt ne savait rien encore, mais elle devina tout. Elle courut vers sa fille, la prit dans ses bras, et l'embrassa avec transport. Puis, revenant vers son mari :

—Monsieur, dit-elle, si vous avez condamné votre fille, je veux ma part de votre malédiction, et c'est ensemble que nous sortirons de votre maison.

Après un silence, madame de Précourt continua :

—Ah ! vous ne connaissez pas votre enfant, monsieur, et encore moins le monstre que, par son malheur, elle a pris pour époux ! Elle, c'est le dévouement et le sacrifice ; lui, la lâcheté et l'abjection. Le bien et le mal alliés ensemble ! A l'instant même, je vais vous dire ce qu'a fait votre fille en épousant M. de Borsenne. C'est la confession de votre femme que vous allez entendre, monsieur ; et je me mets à vos genoux.

—Que faites-vous ? s'écria le baron chancelant, et essayant de la relever.

—Ma mère, je t'en supplie ! implora Jeanne.

—Je me tairais quand on t'accuse ! répondit madame de Précourt avec véhémence, non ! Ton père t'ouvrira ses bras où il nous chassera toutes les deux.

—Monsieur, reprit-elle en s'adressant à son mari, je suis coupable.

—C'est faux ! exclama M. de Précourt en l'interrompant. Coupable, vous, une sainte !

Et une fois encore il voulut la relever.

—Vous êtes un juge, continua-t-elle, écoutez-moi.

Et, brièvement, d'une voix fiévreuse, saccadée, elle confessa l'unique faute de sa vie, raconta ses souffrances morales pendant vingt-années et enfin le sublime dévouement de Jeanne. Pâle la tête baissée et le regard obscurci, le baron l'écouta sans faire un geste, sans dire un mot.

Quand elle eut fini, madame de Précourt se releva lentement et alla prendre la main de sa fille.

La tête du vieillard se redressa. De grosses larmes roulaient dans ses yeux.

—Ma femme, ma fille ! s'écria-t-il, venez dans mes bras !

En les serrant contre son cœur, il murmura.

—Je vous aime, je vous aime !

—Oh ! mon père ! disait Jeanne, est-ce que vous me pardonnez ?

Il répondit avec un doux sourire :

—Quand un père admire sa fille, il ne peut plus la trouver coupable.

XIX

A l'heure où se passait cette scène de famille, M. de Borsenne recevait la visite de sa sœur, madame la comtesse de Langrelle. Brouillé avec son beau-frère, il n'avait pas vu sa sœur depuis qu'il était allé lui demander d'être la maraine de son fils. La comtesse ne pouvait être amenée chez lui que par une affaire de la plus haute importance. Elle était très-pâle ; bien qu'elle s'efforçât de paraître calme, l'expression de la physionomie trahissait une vive agitation. C'est avec un commencement d'inquiétude qu'il lui demanda ce qui lui procurait le plaisir de la voir.

—Je viens causer avec vous d'un crime horrible qui a été commis la nuit dernière, répondit-elle.

—Ah ! fit-il d'un ton indifférent, en quoi cela peut-il m'intéresser ? La nuit, le jour, c'est par douzaines qu'on compte les crimes qui se commettent à Paris en vingt-quatre heures.

—Écoutez, reprit-elle vivement : un jeune homme d'une excellente famille, M. Georges Lambert, a été lâchement assassiné.

—C'est un malheur, et je plains sa famille, mais encore une fois, en quoi cela peut-il m'intéresser ?

—Comment ! s'écria la comtesse, vous étiez, paraît-il, l'ennemi de ce jeune homme, et vous ne craignez pas d'être accusé de ce crime affreux ?

M. de Borsenne, toujours impassible, haussa les épaules.

—Si vous êtes innocent, tant mieux, poursuivit madame de Langrelle ; mais voici ce que je viens vous dire : Si vous êtes coupable, vous n'avez pas une minute à perdre, fuyez.

M. de Borsenne grimaça un sourire.

—Avant de boucler ma malle, dit-il ironiquement, je voudrais connaître le conte absurde que l'on vous a fait. Elle le foudroya du regard et répliqua durement :

—J'espérais que, mieux comprise, vous m'auriez épargné d'entrer dans certains détails qui soulèvent le cœur de dégoût. Quatre des assassins sont déjà entre les mains de la justice ; on a trouvé en leur possession une montre et d'autres objets appartenant à Georges Lambert.

—Cela prouve que le préfet de police choisit bien les agents qu'il emploie.

—Un de ces misérables, appelé Rombolle, a parlé de deux coupables.

M. de Borsenne changea de couleur et s'agita sur son siège avec un malaise visible.

—Seulement, continua la comtesse, il n'a pu donner sur eux aucun renseignement au juge d'instruction, qui ne sait pas encore que le véritable assassin de Georges Lambert est le comte de Borsenne.

—C'est faut ! s'écria-t-il, c'est faut ! avant d'accuser il faut des preuves.

—Malheureusement, elles sont nombreuses et accablantes. Votre honneur et votre vie, peut-être, sont en ce moment à la discrétion de deux amis de la victime : Gaston de Sairmaise et Jean Frugère.

Cette fois M. de Borsenne ne put soutenir le regard de sa sœur ; il baissa la tête.

—C'est sur les indications précises de Frugère, poursuivit-elle, que les arrestations de ce matin ont eu lieu, et c'est à lui que vous devez la liberté dont vous jouissez encore. Il n'a qu'un mot à dire pour qu'un mandant d'amener soit lancé contre vous.

—Pourquoi le garde-t-il, ce mot ? Vous voyez bien qu'il n'ose pas m'accuser ; je ne crains rien.

—Le malheureux ! s'écria-t-elle ; il ne comprend pas qu'on a pitié de lui et que c'est son nom, l'honneur de toute une famille qu'on veut sauver de l'infamie ! Je vous le répète, si demain vous n'avez pas quitté Paris, la France, vous êtes perdu... C'est la cour d'assises et le bagne qui vous attendent.

Il bondit de son fauteuil et poussa un cri semblable à un rugissement.

—Si de Sairmaise et Jean Frugère gardent le silence, vous échapperez à l'ignominie, reprit vivement la comtesse ; mais ils y mettent pour condition que vous passerez immédiatement la frontière. Vous le voyez, il faut fuir, fuir sans retard... Vos protecteurs d'aujourd'hui peuvent être vos accusateurs demain. Je ne vous ferai pas de reproches inutiles. Votre existence a été ce que vous l'avez faite, vous deviez finir par le crime... Mais s'il vous reste un peu de fierté dans l'âme, vous ne permettez point qu'on traîne dans la boue le nom de Borsenne d'ailleurs, vous l'avez transmis à votre fils, et vous ne voudrez pas qu'on dise un jour de lui : "Ce jeune homme est le vicomte de Borsenne, il porte un des plus beaux noms de l'armorial de France ; mais il est le fils d'un assassin, son père est aux galères !..." Et moi, n'ai-je pas le droit de vous crier : je ne veux pas que tu me voutres de ta honte ! garde pour toi seul ton infamie !

En présence de l'implacable réalité, M. de Borsenne se sentit écrasé. Le calme révoltant qu'il avait gardé jusque-là se fondit comme de la glace au soleil.

—Que faire, murmura-t-il, que faire ?

—Je vous l'ai dit, partir !

—Ah ! reprit-il sourdement, vous ne connaissez pas ma position, vous ne savez rien, rien.

Son regard aux reflets fauves errait autour de lui comme celui d'une bête prise dans un piège.

—Je sais, répliqua la comtesse avec violence, que vous avez armé des scélérats pour assassiner un homme, et que vous êtes responsable de ce meurtre épouvantable : je sais que la foudre gronde sur votre tête et que vous n'avez que deux moyens de vous soustraire à l'action de la justice, la fuite ou le suicide : choisissez.

—Ah ! j'ai joué une partie terrible, fit-il d'une voix saccadée, les misérables dont je me suis servi m'ont trompé, trahi. J'aurais dû me faire justice moi-même ; j'ai eu peur, j'ai été lâche, je me suis perdu !

Soudain, son visage prit une expression de joie farouche. Et il murmura :

—Au moins, il est mort, lui, il est mort !

Madame de Langrelle sentit un frisson d'horreur passer dans ses membres.

Il riait, comme rient les fous ou les damnés, les lèvres crispées et les dents serrées. La comtesse se leva avec terreur et voulut gagner la porte. Il lui saisit le bras et la ramena au milieu de la chambre.

—Attendez donc, lui dit-il rudement. Est-ce que vous êtes venue pour me quitter ainsi.

—Je n'ai plus rien à vous dire, répondit-elle. J'ai essayé de vous sauver, faites ce que vous voudrez.

—Vous voulez que je parte, les autres aussi, ceux qui vous ont envoyé ici. Oh ! je sais bien pourquoi ! Ils me tiennent, mais ils me redoutent encore. Eh bien, soit, je partirai. Il me faut de l'argent.

Il ouvrit un tiroir.

—Le reste de ma fortune est là, reprit-il amèrement, pas même trois mille francs.

—C'est donc bien vrai, fit la comtesse, M. de Sairmaise me l'avait dit.

—Mais je serai riche un jour, car je ne veux pas mourir, continua-t-il avec une sorte de délire, non, je ne veux pas mourir... Les millions sont à moi, je les aurai... elle aussi, ma femme.

Il se redressa, le regard plein d'éclairs.

—Mon Dieu, il devient fou ! s'écria madame de Langrelle.

—Non, non, pas encore, répliqua-t-il d'une voix hale-tante ; je suis écrasée, anéanti, mais je ne veux pas être vaincu. Ils m'ont terrassé, je me relèverai plus fort.

Il poussa un gémissement et tomba lourdement dans

fauteuil. La comtesse lui accorda un regard de douloureuse pitié.

—Tenez, lui dit-elle en jetant sur la table une poignée de billets de banque et quelques rouleaux d'or, voilà cinquante mille francs; ils sont à moi, je vous les donne, prenez-les et partez.

Il ne répondit pas. Ses membres avaient des mouvements convulsifs, et ses yeux glaudes regardaient sans voir. La comtesse poussa un soupir et se retira précipitamment. Dix minutes après, Pierre entra sans frapper dans le cabinet de son maître.

A sa vue, M. de Borsenne eut un frémissement de fureur: il bondit jusqu'à lui, et, le saisissant à la gorge:

—Misérable, s'écria-t-il, sais-tu ce qui se passe, le sais-tu?

Il le secouait violemment.

—Lâchez-moi d'abord, hurla le domestique, nous causerons ensuite.

M. de Borsenne le poussa brutalement jusqu'au fond de la chambre.

—Maintenant, lui dit-il, parle.

—Eh bien, je vous répéterai ce que je vous ai déjà dit ce matin: Georges Lambert est mort: nous l'avons jeté dans la Seine, et le corps n'a pas été retrouvé. Malheureusement, il y a eu rue du Ruisseau une descente de police; Rombolle et ses camarades se sont laissés mettre le grappin dessus comme des imbéciles qu'ils sont. Malgré ma défense, est sans que je m'en fusse aperçu, ils avaient mis dans leurs poches tout ce que l'autre portait sur lui. Alors, vous comprenez... ce sont des preuves, et leur affaire est claire. Tant pis pour eux! Quant à nous, rien à craindre.

—Ah! rien à craindre, fit M. de Borsenne avec un affreux ricanement, rien à craindre! Te souviens-tu des hommes de Villeneuve? Ils te surveillaient, toi, si rusé, si adroit, ils nous ont dénoncés, et, dans une heure peut-être, la police sera ici pour nous arrêter tous les deux.

Le domestique devint livide et ses cheveux se hérissèrent comme les poils d'un sanglier.

—Alors, répliqua-t-il après un moment de silence, réglons nos comptes. Vous vous êtes noble, vous êtes riche, vous vous en tirez facilement. Moi, ce n'est pas la même chose; et si je me laisse empoigner, je sais ce qui m'est réservé... j'ai lu le Code. Mais pas si sot, je tiens à ma peau et je file à l'étranger. Monsieur, réglons nos comptes.

—Hier je t'ai remis mille francs; c'est plus que tes gages, garde le tout et décampe.

Pierre se mit à rire.

—Oh! il ne s'agit pas de mes gages, reprit-il, vous me devez cinquante mille francs.

—Pas un sou, fripon, pas un sou; exclama M. de Borsenne, c'est déjà trop de te laisser ce que tu m'as volé.

—Monsieur le comte aime toujours à plaisanter, fit Pierre en se dandinant; mais je suis bien sûr qu'il n'a pas oublié ce qu'il a promis à son fidèle serviteur.

Il fit quelques pas et s'arrêta près de la table.

—Et cet or, et ces beaux billets de mille, continua-t-il d'un ton railleur, est-ce que vous ne les avez pas mis là pour votre ami Pierre, qui vous a toujours bien servi? Je savais bien que vous vouliez rire, mon bon, mon excellent maître.

Sa main saisit un rouleau d'or. Ses yeux brillaient comme des tisons.

—Arrière, coquin, arrière! cria M. de Borsenne.

Le domestique se redressa audacieusement en face de son maître.

—Je veux mes cinquante mille francs, dit-il avec une énergie sauvage, je les veux, entendez-vous je les veux!

—Misérable! ordonna M. de Borsenne, sors à l'instant ou sinon...

Pierre lui répondit par un éclat de rire sardonique.

Poussé à bout, aveuglé de fureur, M. de Borsenne se rua sur lui et voulut le traîner vers la porte. Pendant trois ou quatre minutes, ce fut entre ces deux hommes également forts et complices des mêmes crimes, une lutte terrible, épouvantable. Plus jeune et plus agile que son maître, Pierre parvint à le terrasser. Mais M. de Borsenne le tenait toujours, et, malgré ses efforts, il ne pouvait parvenir à se dégager.

Poitrine contre poitrine, haletants, des flammes dans le regard, ils se soulevaient, s'allongeaient, se repliaient, se tordaient avec des mouvements de reptile et roulaient au milieu du cabinet. Tout à coup, les yeux du domestique s'injectèrent de sang et il eut un grognement de bête féroce.

Il tira de sa poche un couteau-poignard, l'ouvrit leva le bras en rejetant son buste en arrière, et la lame disparut dans la gorge de Borsenne. Le malheureux n'eut pas le temps de pousser un cri, ce fut comme un sifflement qui sortit de sa gorge avec un flot de sang noir.

—C'est lui qui l'a voulu, fit Pierre d'une voix creuse. Maintenant, à moi l'or, à moi les billets de banque!

Après l'assassinat, le vol. Et il s'élança, hors du cabinet.

Le cocher, qui venait pour la sixième fois réclamer ses gages, se trouva devant lui.

—Enfin, demanda-t-il d'un ton menaçant allez-vous me payer aujourd'hui?

Pierre voulut passer, mais l'autre s'accrocha à ses vêtements:

—J'ai assez posé comme cela, dit-il; il me faut mon argent, et tout de suite.

—Je suis pressé, reviens ce soir,

—Allons donc, ce n'est plus moi qu'on fait aller. Vous voilà, je vous tiens, je ne sortirai d'ici que quand vous m'aurez payé.

Au même moment, dans la chambranle de la porte du cabinet, apparut M. de Borsenne sanglant, les yeux hagards et plus pâle qu'un spectre. Accoté au montant de la porte, il rassembla ce qui lui restait de forces pour crier en étendant le bras:

—Assassin! voleur!

Il voulut faire un pas, il chancela, le sang jaillit de sa gorge tronquée comme d'une source, et il tomba roide, en arrière. Il était mort. Saisi d'horreur, le cocher avait lâché le valet de chambre, mais voyant qu'il se disposait à prendre la fuite, il se jeta sur lui et parvint à la maintenir en le poussant contre la muraille.

Les autres domestiques accoururent. Ils virent leur maître étendu dans une mare de sang, et ils remplirent l'hôtel de leurs cris et de leurs lamentations. Les voisins et les passants envahirent la cour, puis le vestibule et enfin le grand salon.

Quand le commissaire de police arriva, Pierre, les bras et les jambes solidement liés, la bouche écumante, se tordait dans des convulsions de rage.

Le lendemain, sous ce titre:

“*Le crime de la rue de Ponthieu,*”

les journaux du matin racontaient dans un article spécial, et d'après les renseignements fournis par la préfecture de police, la mort du comte de Borsenne égorgé par son valet de chambre. Il était bien constaté que, surpris par son maître au moment où il accomplissait un vol audacieux, le domestique s'était jeté sur lui et l'avait poignardé.

Quelques jours après cet affreux événement, madame Lambert et son fils partaient pour l'Italie. La charmante villa toute fleurie du bord de l'Arno avait pris un air de fête pour les recevoir. Ils ne devaient revenir à Paris qu'au bout de quelques mois, rappelés par une lettre du baron de Précourt.

Par les soins de M. le président Durançon, l'acte de décès de madame de Borsenne, née Jeanne de Précourt, fut annulé.

La jeune veuve reparut dans le monde, un mois plus tard, en assistant au mariage de Gaston de Sairmaise avec mademoiselle Andréa Durançon.

Le petit Edmond de Borsenne revint chez ses grands-parents, près de sa mère. Suzanne Minguet n'eut pas de peine à faire reconnaître son innocence et, pour ne point la séparer de son fils, Jeanne la garda à son service.

Le brave Jean Frugère devint le régisseur général de l'immense fortune léguée par les époux Fontange.

Aux assises de la Seine, Rombolle dit le Loucheur et ses trois complices, pour tentative d'assassinat et vol, furent condamnés à vingt ans et à quinze ans de travaux forcés.

Le nom de M. de Borsenne pas plus que celui de son domestique ne fut prononcé dans cette affaire. Celle de Pierre vint le dernier jour des assises. Il obtint, on ne sait par suite de quelle influence, le bénéfice des circonstances atténuantes. Le Jury l'envoya au bagne à perpétuité.

Au mois de mars de l'année suivante, tout cela était oublié. Mais dans les salons parisiens, on parlait avec beaucoup de sympathie et d'intérêt de la belle madame de Borsenne, qui venait d'épouser en secondes noces M. Georges Lambert, officier de marine démissionnaire.

FIN

LA FOLLE DU MONT-ROYAL

ROMAN MONTRÉALAIS INÉDIT

Spécialement écrit pour “*La Vie Illustrée.*”

PREMIÈRE PARTIE

CRIMES SUR CRIMES

CHAPITRE XI

ÇA VA DE MAL EN PIS

—Vous me permettrez bien un peu, reprit Potard, de jardiner dans un coin de votre propriété: j'aime énormément la culture de certains légumes, les fleurs m'intéressent moins, mais comme beaucoup de légumes fleurissent eux-mêmes, je les tolère, vous comprenez madame, je les tolère.

—Oh! oui, comme de raison, répondit Delvina non sans dissimuler un sourire nerveux.

—Ainsi, voyez la patate, madame, eh! bien, je trouve qu'elle fleurit trop longtemps au lieu de tuberculer, elle

perd son temps, c'est un abus, et un bon jardinier devrait arriver à en supprimer la floraison, il en obtiendrait plus tôt la récolte.

—Vous avez là une heureuse idée, s'écria Alice avec un franc rire qui ne fit qu'enhardir Potard.

—Et le melon, mademoiselle, et le potiron et les gadelles, il y en a un manque de savoir-vivre chez toutes ces plantes; en perdant leur temps à fleurir, elles manquent à la politesse la plus élémentaire. Les fleurs c'est de la coquetterie bien inutile.

—Décidément, M. Spears, répliqua Alice, votre ami est un agréable plaisant; n'est-ce pas mère, il me semble que monsieur t'a fait sourire. Je serai bien contente de causer le soir jardinage avec lui, ça nous distraira un peu, nous qui sommes généralement si tristes.

Madame veuve Ducereau conclut immédiatement en lui disant: “Vous le voyez, monsieur, vous plaisez déjà à ma fille et à moi, vous êtes accepté comme notre gardien et notre défenseur. Vous aurez votre chambre au second étage et vous serez comme chez vous. Quel est votre petit nom, sans indiscretion?”

—Hector, mesdames, pour vous servir.

—Oh! Hector, le beau nom, dit Alice. Vois-tu maman comme ça sonnera bien à l'oreille, quand on nous demandera le nom de notre gardien, et que nous dirons, c'est monsieur Hector Potard; le monde pensera beaucoup.

—Quand venez-vous vous installer? demanda Delvina.

—Lundi si vous voulez, mesdames.

—Certainement. On était au vendredi, il n'y avait pas beaucoup à attendre. On se quitta en se donnant une poignée de mains comme de vieilles connaissances.

Le lundi suivant, M. Hector arriva avec une voiture et deux grandes valises d'un poids fort respectable, le charretier qui lui aida lui demanda en plaisantant si elles contenaient des cailloux?

—Non mon brave homme, reprit Potard, j'ai là-dedans des choses d'une incontestable utilité, des appareils, des livres et mon petit mobilier intime.

—Ah diable! se dit à lui-même le cocher, son petit mobilier intime, qu'est-ce que cela peut bien être? Drôle d'expression, qui dit mobilier, dit meuble; il ne peut donc pas entendre par là ses chemises où ses chaussettes; c'est sans doute sa brosse à dents, son ratelier, car le vieux doit avoir un ratelier, mais que ce soit ce que ça vaudra ça pèse rudement lourd!

Hector Potard étant un homme de précaution, s'était tenu à lui-même ce simple raisonnement:

—Mon ami, tu vas seul habiter avec trois femmes, sais-tu à quels dangers tu t'exposes? La maison est isolée, tu aurais beau crier au secours en cas d'attaque, il te faut un matériel de défense, non seulement pour toi-même, mais au besoin, pour en armer les femmes.

En partant de ce principe aussi prudent que sage, notre gardien avait rassemblé et mis dans ses malles deux fusils démontés, deux revolvers, deux vieux pistolets de cavalerie achetés chez un marchand de seconde main de la rue Craig, un sabre, un casse-tête, un paquet de balles assorties, un sac plein de poudre et du petit plomb. Quand il débala tout cela dans sa chambre on eut dit un arsenal de guerre. La bravoure se disait-il, car je suis brave, n'exclue pas une certaine prudence. Si, après tout, je n'ai pas ici l'occasion de tuer quelqu'un en me défendant et en défendant ces dames, eh! bien je tuerais les moineaux, ce sera un service à rendre, car ils pullulent et nuisent à nos récoltes. Vous le voyez, M. Hector pensait de loin.

Mlle Alice toujours bonne et gracieuse, se mit en quatre pour aider l'arrivant à s'installer dans sa chambre du deuxième étage. Cette chambre donnait au nord sur la plaine St. Jean-Baptiste. On avait de là une vue splendide, en face jusqu'à St. Michel et St. Vincent-de-Paul, à droite le St. Laurent, l'île Ste. Hélène et les montagnes de Belœil.

—Comment trouvez-vous cette vue, lui dit Alice, est-ce assez beau?

—Oh! mademoiselle, quelle attention délicate vous avez eue, en me choisissant cette chambre; c'est déjà un premier titre à ma reconnaissance et je suis convaincu que je ne tarderai pas à en découvrir beaucoup d'autres.

Et comme la jeune fille, quelque peu curieuse, (y a-t-il une jeune fille qui ne le soit pas?) regardait presque furtivement plusieurs objets sortis de la malle de Potard, celui-ci s'empressa de montrer à Alice différents biblots intéressants, et entre autres, la photographie de John Spears.

—C'est un souvenir de mon excellent ami auquel je tiens beaucoup, c'est un jeune homme si accompli, si modeste, si digne en un mot d'être autre chose qu'un domestique. Spears, mademoiselle, est fait pour devenir un homme du monde; voyez sur cette photographie, quelle expression de bonté et d'intelligence! Chez lui les qualités du cœur sont unies aux qualités de l'esprit.

Et comme la jeune fille ne répondait rien, mais n'en rougissait pas moins, il ajouta:

—Vous avez dû, mademoiselle, vous apercevoir déjà de ce que je viens de vous dire et peut-être d'autre chose en plus, il est si fin mon ami!

—Oh! monsieur, s'écria Alice toute troublée, cessez cet entretien je vous prie, que M. Spears soit ce qu'il vaudra, c'est son affaire, et quant aux appréciations

qu'on peut former sur son compte, il n'est pas besoin qu'on me les dicte ; j'ai les miennes qui me sont personnelles, personnelles, entendez-vous monsieur ; c'est bien suffisant.

Elle se retira fort irritée, pendant que M. Hector balbutiait un semblant d'excuses.

La petite guerre était commencée et le nouvel arrivé allait évidemment s'acharner à plaider la cause de son ami Spears, dans l'espoir de lui faire prendre un pied dans la maison. C'était pensait-il une preuve de reconnaissance qu'il devait bien lui donner, d'ailleurs, il savait bien que John ne serait pas un ingrat.

Quelques instants après l'entretien auquel nous venons d'assister, on sonna le souper, et Annette vint annoncer à M. Hector Potard que Mme Ducerceau le priait instamment de descendre souper.

Il s'excusa, doucement toutefois, de ne pouvoir accepter sous peine d'être importun, mais fort heureusement pour lui Annette insista et il lui fallut descendre quand même, ce qui ne le fâcha nullement au fond.

Madame Ducerceau fit placer Potard à sa droite et Alice en face d'elle, celle-ci ne pût s'empêcher de rougir en voyant devant elle son antagoniste de tout à l'heure, mais ce fut vite passé. Sa mère qui l'avait bien remarquée attribua cela naturellement à la modestie de sa chère enfant.

—M. Potard, dit Mde Delvina, s'adressant au nouveau venu, il me paraît bien naturel, que ce soir vous vous asseyiez à notre table, car les fatigues d'un déménagement et votre entrée dans notre maison, dans notre famille même, vous y donnent un siège de droit.

—Vous êtes réellement trop bonne, reprit le bel Hector, vos paroles madame, me vont au cœur et je n'ai encore rien fait pour mériter un accueil aussi gracieux ; croyez que je ferai tout pour me rendre de plus en plus digne.

Le souper sans extra fut largement suffisant et notre invité y fit vraiment honneur, il avait un fort beau coup de fourchette, d'autres diraient qu'il avait *la dent*.

On causa peu d'abord et de choses insignifiantes, de la pluie et du beau temps. Puis ces dames racontèrent comment elles passaient leur temps couchant et lisant et se promenant aux alentours lorsqu'Alice n'était pas en ville pour ses cours. Le dimanche on allait aux offices à l'église de St Jean-Baptiste.

—Oh ! je saurai me conformer à vos habitudes, mesdames, reprit Hector, et je me garderai bien d'y apporter le moindre changement par ma faute. J'ai le caractère assez heureux, voyez-vous et m'accommode de tout, il y a des hommes de mon âge qui ne pourraient point le faire ; mais ma défunte femme qui, entre nous soi-dit, avait le caractère grincheux, a beaucoup assoupli le mien. Puisque mes occupations me tiendront éloigné de vous pendant les heures de travail et que ce ne sera que le soir et le matin que vous me posséderez, permettez-moi quelquefois de venir faire un petit bout de causerie avec vous, la conversation et la distraction sont sœurs n'est-ce pas ? D'ailleurs j'ai des notions.

—Oui, certes, dit Alice, nous causerons de bien des choses, de choses gaies, de la floraison des légumes, par exemple.

Madame Ducerceau contenant un sourire, fit un œil sévère à sa fille, craignant qu'elle n'ait offensé Monsieur Potard, mais celui-ci, feignit de ne pas avoir remarqué la petite pierre que Mademoiselle venait de lancer dans son jardin. Elle en lancera probablement d'autres, pensait-il, tâchons de ne les ramasser que le plus rarement possible. C'était sage à lui de raisonner de la sorte.

Deux nuits ne s'étaient pas passées que notre nouvel arrivé se trouvait déjà absolument chez lui. Le soir, à peine rentré, il allumait sa grosse pipe et se mettait à l'aise, pantouffes aux pieds dans une berceuse bien équilibrée. A travers la fumée bleue qui montait en spirales, il passait en revue tout ce qu'il avait pendu aux murs, ses armes d'abord et quelques photographies en tête desquelles figurait celle de Spears qu'il avait placée entre deux revolvers et au-dessus de son grand sabre.

Spears devint de son côté plus assidu, et sous prétexte de voir Hector il n'était pas deux jours sans venir à la maison, toujours aimable quand il rencontrait madame Ducerceau, il devenait gracieux quand c'était Mlle Alice qu'il apercevait.

Celle-ci faisait presque toujours demi tour à gauche dans ce dernier cas, mais il ne lui était pas toujours facile de lui échapper. Ces affabilités ne furent jamais inconvenantes au contraire, mais ce qui agaçait Alice c'est que l'ami Hector ne manquait jamais, après, de les lui faire remarquer et chose étrange, il les savait faites quand même il eût été absent. Après tout, se disait-elle, il y a probablement une grande union d'idées entre eux. Elle ne se trompait guère, trop d'union même !

Tout l'été fut passé dans d'excellents rapports entre ces dames et leur gardien et elles en étaient enchantées, fort heureuses de l'avoir près d'elles pendant la pénible saison d'hiver qui allait bientôt venir ; on était dans la première semaine d'août, quand un soir madame Ducerceau informa sous la plus grande confiance à M. Hector que c'était le 15 du même mois la naissance de sa bien chère Alice et qu'elle avait l'intention de faire une petite fête qui mettrait un peu de gaieté dans la maison.

Il y aurait un petit extra auquel elle se faisait un plaisir de le convier d'avance ainsi que son ami ; on invitait également M. et Mde Pradeau devenus un peu rares depuis quelque temps.

Ce fut parfaitement agréé de part et d'autre et on s'y prépara ; l'excellente mère en rêvait chaque nuit.

Enfin le jour tant désiré arriva, on avait envoyé Alice à Montréal faire une course assez tard dans l'après-midi, afin qu'elle fut surprise davantage à sa rentrée.

La table était fleurie, Potard arriva en cravate blanche avec un habit noir, quelque peu démodé, Spears en avait un plus moderne et portait des gants beurre frais. Lorsque M. et Mde Pradeau arrivèrent, ils ne purent s'empêcher de faire une grimace en apercevant les deux invités, mais par savoir-vivre ils feignirent de ne pas s'en apercevoir.

Madame Ducerceau sortit ce soir-là son premier sourire depuis la mort de son mari.

Alice arriva de Montréal vers six heures, en s'excusant d'avoir été si longue, mais vous voyez d'ici sa surprise, les bons baisers qui s'échangèrent entre la mère et la fille. Les bouquets ne manquèrent pas ; chacun avait le sien, jusqu'à Annette qui versa une larme.

Le souper fut fort gai, chacun y mit du sien et le bonheur semblait revenu. Vers neuf heures et demi les invités se retirèrent enchantés de cette petite fête ; dès qu'ils eurent le dos tourné, Alice alla se jeter dans les bras de sa mère pour lui dire bien des choses, puis allant à ses bouquets de fête elle se prépara à les mettre dans des vases.

Quelle ne fut pas sa stupéfaction en prenant celui de John Spears, d'en voir tomber un billet qu'elle ramassa plus morte que vive, sans que madame Ducerceau s'en aperçût, heureusement !

CHAPITRE XII

CRIME ET FOLIE

A peine rendue dans sa chambrette de jeune fille tendue de blanc et de rose, Alice, plus morte que vive, prit le billet qui lui brûlait les mains et toute tremblante lut ce qui suit :

“ Mademoiselle,

“ Je suis fou sans doute, mais je ne puis attendre plus longtemps pour vous dire que je vous aime et que mon amour tient du délire. Je vais demander votre main à madame votre mère et quelle que soit sa réponse vous serez ma femme.

“ JOHN SPEARS. ”

La nuit de la pauvre fillette lui fut un cauchemar, elle versa d'abondantes larmes ; les heures furent des siècles et le lendemain quand vint le moment du lever, la fièvre qui s'était emparée de tout son être la cloua sur son lit.

—J'étais trop heureuse hier, dit-elle à sa mère inquiète de la voir toute défigurée, la nuit n'a été pour moi qu'un mauvais rêve, des serpents me dévorèrent la tête. Oh ! mère que j'ai donc souffert ! laissez-moi essayer de me reposer, mon Dieu que va-t-il m'arriver ? Ayez pitié de moi !

Madame Ducerceau abîmée d'effroi ne sut que penser et fit appeler le docteur qui ne put qu'ordonner le repos le plus absolu. Quelle étrange chose, songeait en elle-même la mère en se torturant l'imagination pour en trouver une cause.

Potard en parut lui-même épouvanté.

L'indisposition dura quelques jours, et Mlle Alice se gardait bien de parler du billet à sa mère, lorsqu'à son insu Mme Ducerceau reçut la visite du notaire Arpins soi-disant de passage à Montréal qui vint, oh ! stupéfaction ! lui demander pour John Spears la main de Mlle Alice.

Vous voyez d'ici dans quel état la pauvre mère put formuler une réponse, qui dans tous les cas, fut énergique et négative.

—Vous y réfléchirez, madame, dit Arpins en se retirant, le jeune homme est littéralement fou de Mlle Alice, et moi qui vous porte le plus grand intérêt, dont je vous ai déjà donné tant de preuves, je vous supplie d'y réfléchir, car John n'est pas homme à reculer, et qui sait jusqu'où ira sa passion ?

—Jamais ! répondit Mme Delvina en pleurant, jamais !

—J'ai bien peur ! fut le dernier mot d'Arpins.

—Était-ce un conseil ou une menace ?

Mme veuve Ducerceau faillit elle aussi, en faire une maladie, et il y avait de quoi. Que faire, que devenir ? faut-il que j'en parle à Alice ? telles étaient ses perpétuelles pensées. La chère femme en perdait la tête. Alice n'en valait guère mieux.

Hector tout en connaissant bien la marche de l'affaire, s'intéressait plus que de coutume à ces dames, et tandis que celles-ci n'osaient se confier leur fatal secret la plus profonde tristesse régnait dans la maison.

L'automne fut bien sombre et novembre arriva, sans que Mme Ducerceau ait songé un seul instant à répondre par une lettre définitive à la proposition qui lui avait été faite, sans qu'elle en eût dit mot à sa chère Alice.

Celle-ci était bien changée ; les fraîches couleurs roses de ses joues avaient été remplacées par une certaine pâleur. Elle tombait en état de langueur.

Cependant, un matin, après avoir longtemps prié devant la Sainte Face qu'elle semblait consulter, Mme Ducerceau se leva plus forte et alla trouver sa fillette. Après de nombreux détours elle lui avoua tout, et celle-ci se soulagea l'âme aussitôt en faisant la même chose. Longue et cordiale fut leur conversation. Les deux femmes s'étreignirent dans une effusion d'amour pure, et des larmes bien chaudes tombèrent de leurs paupières rougies. Elles se firent le doux serment de ne jamais se quitter.

—Non jamais, jamais, jusqu'à la mort ! s'écria fiévreusement Alice.

Hector Potard fit sortir, une nuit, par un inconnu qui vint le voir, une malle préparée à l'avance et par lui cachée dans un hangard à bois situé dans le jardin. Personne ne s'en aperçut alors, pas plus qu'on n'avait remarqué à Montréal le trio Arpins, John Spears et Potard.

Il y avait du malheur dans l'air ! Et cependant comme vous le savez, lecteur, la fameuse Bande Noire s'était dissoute et enfuie aux États-Unis. Comment faire ? mais la police quelque vigilante qu'elle puisse être, peut-elle empêcher des bandes occultes de se former et même aujourd'hui d'attaquer la nuit des gens honnêtes et paisibles en pleine rue Notre-Dame, à onze heures du soir. Cela a pour effet de fouetter son zèle de temps en temps.

La température devint mauvaise, la neige tombait pour fondre peu après, comme il arrive presque toujours jusqu'à la mi-décembre, jusqu'à ce que le splendide St. Laurent se couvre d'une nappe blanche assez solide pour soutenir les plus lourds fardeaux, à l'ébahissement de l'étranger qui visite notre belle cité.

Les sleighs commençaient à circuler, recouverts de leurs splendides fourrures, et les arbres chargés de frimas blanc ressemblaient à autant de merveilles. La montagne toute blanche, paraissait s'unir au ciel.

Alice venait bien encore dans la cité donner ses leçons ; il fallait vivre et aider sa mère, car la fortune, celle qui constituait le reliquat du bien-être, assurée par les ancêtres, était petite. Elle avait soin de rentrer de bonne heure et Hector Potard, courtier d'assurances, sortait à temps de son office pour l'accompagner.

Inutile de faire remarquer ici que Spears ne s'était jamais représenté à la maison de la montagne depuis le refus qu'il avait reçu. Tout autre homme ayant un peu de cœur en eût fait autant.

Un soir, vers le vingt décembre, le ciel était brumeux ; on ne voyait pas à dix pas malgré la réverbération de la neige. Quelqu'un à l'œil fin eut pu apercevoir comme des ombres indécises courant sous les arbres qui environnaient la petite propriété de Mme Ducerceau. Était-ce des curieux ou des rôdeurs de barrières ? nous le saurons bientôt.

Ces ombres se rapprochaient peu à peu avec une précaution extrême et soit par un effet de lune, soit en réalité après que la dernière lumière se fut éteinte dans les appartements de derrière la maisonnette, elles semblèrent s'élever alentour. Singulier phénomène se serait écrié le spectateur stupéfait ! serait-ce un effet de la lune dans les nuages ?

Hector Potard était rentré et s'était confiné dans sa chambre d'assez bonne heure : sa chambre vous vous le rappelez, donnait sur la plaine. Il était profondément fatigué ; il lui avait fallu beaucoup courir pour ses assurances pendant la journée, et le métier de courtier est si pénible à Montréal.

—Il est neuf heures, Alice ; si tu le veux, dit à sa fille Mme Ducerceau nous ferions bien par ce mauvais temps d'hiver de monter nous coucher de meilleure heure ; notre gardien dort déjà, il nous faut suivre son exemple.

—Attends encore un peu, répondit Alice, je lis quelque chose de très intéressant et n'ai plus que quelques pages ; d'ailleurs il fait bon dans cette salle à dîner, la fournaise chauffe bien ; monte, toi mère, je ne serai pas longue à te suivre.

—Il faut donc que je fasse toujours ta volonté, reprit Mme Delvina, enfant trop gâtée. Tu veux nous faire attendre, mais tant pis, je viens de dire à Annette d'aller se coucher et comme je ne vois plus sa lumière, je pense qu'elle dort aussi.

Annette avait son lit dans une petite chambre contiguë à celles de Mme Ducerceau et de Mlle Alice ; mais tandis que ces deux dernières communiquaient entre elles, la bonne était obligée de passer par le palier de l'escalier pour venir dans les chambres de ces dames.

Onze heures sonnèrent à une vieille horloge située dans le vestibule d'entrée, et Alice lisait encore. Pendant ce temps le sommeil qui semblait régner dans les appartements du haut de la maison, n'était tombé que sur les deux femmes et la chambre de Potard était agitée ; plusieurs personnages s'y étaient introduits à l'aide d'une échelle et bientôt une voix lui demanda en sourdine :

As-tu tes armes, tes linges trempés d'éther es-tu prêt ?

Un grand silence se fit et deux des fantômes descendirent sans le moindre bruit, ils entrèrent l'un dans la chambre de la maîtresse et l'autre dans celle d'Annette et après s'être soigneusement assurés de leur profond sommeil, appliquèrent deux bandeaux humides sur la tête

des deux femmes qui ne bougèrent pas. L'un des fantômes, celui de la chambre de Delvina, alla droit à un secrétaire, l'ouvrit et y prit une liasse de papiers, puis trois ombres descendirent en bas avec la même légèreté, elles se divisèrent avant d'entrer, deux firent le tour par le petit salon de derrière qui avait été jadis la chambre de madame Ducerceau et ces trois fantômes qui n'étaient autres que trois monstres à figure bonne amie, bondirent sur la faible fillette qui eut à peine le temps de pousser un cri ; elle fut aussitôt baillonnée, renversée, ligotée en moins de temps qu'il n'en faut pour l'écrire. Les yeux bandés elle ne put rien voir et d'une voix étouffée demanda grâce à ses bourreaux. On l'enleva pour la jeter dans un sleigh fermé et attelé de deux vigoureux chevaux, caché près de la maison dans un repli de terrain que l'on peut encore voir.

Ils partirent au triple galop en faisant le grand tour de la montagne. Deux des assassins montèrent avec la victime, un seul resta sur le mot d'ordre que lui avait lancé une voix du fond du sleigh ! *A toi le reste !*

Fouiller la demeure, fut une courte opération pour le bandit et ne trouvant rien à son goût ivre de sang et de crime, il s'écria dans sa rage :

Que le feu détruise cette bicoque ! la maison flamba aussitôt et il disparut dans l'ombre de la nuit !

Pauvres femmes, la maison était loin de tout secours, aucun être vivant ne pouvait arriver, à temps : pas de boîte d'alarme dans le voisinage. Cependant le feu fut aperçu de St Jean-Baptiste et les premiers qui arrivèrent crurent apercevoir dans une vague illusion deux ombres blanches fuyant épouvantées ! Bientôt il ne resta plus que des cendres ! Le crime était consommé ! devait-il être le dernier ? l'avenir nous l'apprendra.

FIN DE LA PREMIÈRE PARTIE

DEUXIÈME PARTIE

SORTONS UN PEU DE MONTREAL

CHAPITRE PREMIER

INQUIÉTUDE

Le public de Montréal, n'avait pas été sans observer la ruine progressive de la famille Ducerceau, la mort de M. Cyrille et l'assassinat de Robert. Ce fut une réelle stupéfaction quand on apprit l'incendie de la maison de la montagne, la disparition mystérieuse d'Alice que quelques-uns supposèrent brûlée dans les flammes.

La destinée a parfois de singulières alternatives, mais quand même on serait fataliste ; on ne peut, par la force de certaines circonstances, s'empêcher de leur rechercher une cause, car il n'y a pas d'effet sans cause, dit-on.

La police, après l'assassinat de Robert, commença à ouvrir l'œil, se demandant si vraiment il n'avait pas été le résultat d'une machination infernale. Le chef de police avait mis quelques détectives sur la route, ils avaient pris des notes qui avaient d'une part fait mettre le charretier Oswald en liberté et d'autre part, qui a été la base d'un commencement d'enquête. On savait, quelle société avait fréquenté le défunt le jour de sa mort. On savait aussi que Padox était un faux nom, que ce faux Padox pouvait bien être l'assassin et de plus qu'il était possesseur d'une dent brisée au-devant de la mâchoire supérieure. De plus un morceau de papier arraché d'un carnet de compte et écrit en partie avait été trouvé dans les plis du dossier du sleigh. Les détectives, aussitôt après l'assassinat de Robert, demandèrent à Mde Ducerceau la permission de fouiller les livres, carnets et papiers divers ayant appartenus à son fils, elle s'empressa de les y aider, mais cette perquisition n'aboutit à rien, aucun feuillet déchiré ne se raccordait et l'écriture était tout différente. On pensa également à faire une perquisition chez Oswald, son résultat fut plus rapidement négatif, car le pauvre diable ne sachant pas écrire, ne tenait ni par lui-même, ni par les siens, aucun carnet de comptabilité ou de notes.

Restait à savoir si dans la journée du 19 mars 1878, notre cocher avait transporté d'autres voyageurs ? il prouva que non de la façon la plus évidente. Mais au fait, ces soupeurs et soupeuses du restaurant Hopokin's pouvaient parfaitement dire quelle était la figure de ce Padox qui avait festoyé avec eux, et pourquoi il les avait quittés plus tôt. La description de la figure et de la tournure de notre type fut donnée, sans doute à cause des fumets du festin, de cinq à six manières différentes. On allait encore s'en retourner bredouille, quand Mde Hopokins déclara qu'elle avait remarqué que Padox avait à la mâchoire supérieure une dent artificielle. « Oh ! la, s'écrièrent ensemble les détectives, ceci jette une certaine clarté dans l'affaire ! » et ils constatèrent... Ce fut tout ! l'enquête durerait encore au temps où nous écrivons cette lamentable histoire, sans une circonstance qui se produisit plus tard et qui se présentera naturellement sous nos yeux.

Ils pensèrent bien à étudier les relations de Spears et sa vie personnelle ; celle-ci fut trouvée exemplaire au dire de la police, c'était un modèle de vertus, un homme à imiter. Vous ne devez pas être du même avis, n'est-ce pas ? Les actes de la Bande Noire avaient été quelquefois remarqués, non comme ceux d'une bande organisée ; On avait bien noté plusieurs attaques nocturnes rue Notre-Dame et ailleurs, dans lesquelles d'honnêtes citoyens rentrant tranquillement d'une fête, ou de soirée s'étaient fait rouer de coups par un ou plusieurs vauriens, jeunes gens ivres au dire du chef de police d'alors, ou restant de bande à peu près éteinte aux dires d'un détective. Ou bien encore dans la rue Sanguinet un magasin d'épicerie dont la devanture avait été défoncée dans un but de bien faire sans doute, mais qui ne dut son salut qu'à la présence de son gros chien (j'allais dire d'un policemen ; je me serais trompé). Tous ces faits et bien d'autres que je passe sous silence, sont d'ailleurs notés et classés dans des cartons appelés souvent à devenir très poussiéreux. Rien n'est parfait sur la terre.

Le calme avait succédé aux recherches quand vint à se produire l'incendie de la maison de madame Ducerceau. On en rechercha les causes et d'abord quels en étaient les habitants ? Trois femmes et un homme.

Et que sont-ils devenus ? à cela la réponse était beaucoup plus embarrassante ; il fallait de toute nécessité les retrouver et tout d'abord à cause de l'éloignement, personne dans les alentours ne les connaissait ; on avait bien aperçu quelquefois sur la route, une bonne, mais elle ne causait à personne ; une jeune fille, mais elle évitait tout le monde ; un homme entre deux âges, mais il ne faisait que passer. Tout ce monde n'avait pas pu périr dans l'incendie, sur quatre personnes, il a dû s'en sauver, et les potins courraient leur train. Un homme crut pouvoir affirmer avoir vu deux ombres blanches s'échapper des flammes. Et quand ce serait, disait le voisin ça ne fait que deux ; il en resterait d'autres répondait quelqu'un en comptant sur ces doigts. Les choses en étaient là et tout le voisinage venait voir les ruines et les journaux en parlèrent. Quand M. Pradeau lut cela chez lui, il poussa un cri d'horreur, courut appeler sa femme et lui lut ce qu'il venait de lire.

— Mais, c'est épouvantable s'écria celle-ci ! C'est un nouvel attentat ! courons vite là-bas, le temps presse, peut-être mon Dieu, ont-elles besoin de secours. Et ils partirent pleins de biens légitimes angoisses. Quel ne fut pas leur désespoir en ne voyant que des ruines encore fumantes. Où sont-elles, s'écrièrent-ils ? Un policeman les entendit et vint aussitôt leur demander une explication.

— Vous posez, si M. et Mde Pradeau la donneront, cette explication ample et détaillée ! Il faut, dit l'agent que vous fassiez cette déclaration aux commissaires des incendies qui vont venir, que vous la fassiez dans toutes ses parties afin d'éclairer la justice ; car, d'après votre version, il y aurait crime ; quant à nous, il nous faut fouiller ces ruines, fouiller les bois d'alentour pour savoir ce que son devenus les habitants de cette demeure, s'il en existe encore on doit les trouver non loin d'ici.

Aussitôt plusieurs groupes se formèrent et partirent dans différentes directions, d'autres cherchèrent dans les ruines. Chacun faisait ses remarques, ses observations. Nous aurions peut-être, dit l'un, découvert une trace de pas sur le sol recouvert de neige ; mais tout le monde a déjà piétiné par ici. Si quelqu'un a été dévoré par les flammes, son cadavre ne peut être entièrement carbonisé disait un autre. Mais ajoutait un troisième, ce monsieur qui était là tout à l'heure avec sa femme a déclaré positivement que cette maison était bien habitée par quatre personnes ; comment se peut-il faire qu'elles soient disparues ? C'est bien singulier, c'est bien étrange s'écrièrent-ils en chœur !

Un des groupes qui était allé explorer les bois d'alentour revint bientôt désappointé. Il fut suivi d'un autre, puis d'un troisième et tout le monde se désespérait, quand au loin, dans le tournant du chemin conduisant au cimetière anglais, on entendit les appels réitérés d'une voix qui paraissait effrayée. Cette voix était celle d'un jeune homme et quelques personnes y coururent aussitôt.

Dans un repli de rocher formant un creux, le jeune homme épouvanté venait d'apercevoir deux femmes à demi vêtues dont l'une paraissait morte, et dont l'autre agenouillée à ses côtés l'avait regardée avec des yeux si hagards que la peur l'avait pris et qu'il n'avait osé s'en approcher. Quelques-uns même hésitèrent d'abord ; mais se voyant en nombre avancèrent de quelques pas.

Le spectacle était réellement effrayant, et les personnes auxquelles il se présente doivent s'en rappeler encore. Une femme inanimée gisait sur la terre froide, la figure aussi blanche que la neige de voisinage et tout à côté d'elle une autre femme aux cheveux gris se tenait à ses genoux. Quand celle-ci vit arriver le monde, elle se leva péniblement, essaya d'articuler une parole qui sembla s'arrêter dans son gosier, puis regardant les nouveaux venus d'une façon étrange, elle partit d'un nerveux éclat de rire, puis s'écria :

— Ah ! vous autres... venez voir ma fille !... voyez j'en ai fait une morte... Ah ! ah ! ah !... Elle est mieux ma fille n'est-ce pas ? Je la garde... allez-vous-en... non elle n'est pas morte... allez-vous-en, car nous voulons rester ensemble !

Sur ces entrefaites deux hommes courageux s'approchèrent de la folle, car hélas ! c'était bien une folle et cette folle, oh ! horreur ! c'était Delvina Ducerceau !

Pradeau accourut bientôt et reconnut parfaitement les deux femmes ; il déclara aux personnes environnantes que la morte n'était pas sa fille, mais la servante Annette. Il s'approcha, essaya avec toute la douceur possible de se faire reconnaître, mais ne put y parvenir ; madame Pradeau essaya à son tour sans succès. La folle ne voulait pas qu'on releva sa fille, et puis en la regardant, elle riait aux éclats, elle proférait des paroles sans suite.

On fit venir au plus vite l'ambulance de l'Hôtel Dieu qui se trouvait plus proche et après avoir couvert d'un drap le corps de la morte, on enveloppa non sans peine Mme Ducerceau dans un vaste manteau, et le vieux commis fidèle ne voulut à aucun prix qu'on la mena ailleurs que chez lui. Cette opération ne se fit pas sans peine, la folie avait doublé les forces de l'infortunée femme, qui d'ailleurs, ne voyait que des ennemis autour d'elle.

Restait toujours à savoir ce qui s'était passé, ceci pressait, mais Dieu seul savait quand on pourrait en arriver là. Les deux autres habitants de la maison étaient évidemment disparus, mais, alors de quelle façon ? tout dans cet incendie paraissait extraordinaire. Les commissaires bientôt sur les lieux, firent une minutieuse enquête, mais ne découvrirent rien, absolument rien, sinon que sans doute la propriété n'était pas assurée, car il ne venait aucun agent d'assurances. Mais encore, quel était le propriétaire de cette maison de campagne ? On fit des recherches sur les livres de la cité, mais sans résultat, car les limites de Montréal n'allaient pas jusque là. Pradeau croyait savoir, ainsi qu'il a été dit plus haut, que Mme Ducerceau l'avait achetée à très bas prix d'un vieillard de Ste Thérèse ou de Ste Rose qui n'en voulait plus, mais ignorait si elle l'avait totalement payée et quel était cet homme.

— Certes, disait l'ancien commis, cette maisonnette faisait partie du petit avoir de Mme Ducerceau, et le restant de sa fortune devait en outre se composer de quelques débantures de banques de la compagnie du Richelieu et autres ; mais, ajoutait-il, je ne puis en donner un état, ni même un aperçu quelconque. Elle était d'autant plus cachotière que la pauvre mère savait trop bien la teneur du testament de son défunt mari ; ne redoutait-elle pas un peu le mariage plus que probable d'Alice ? et quoique celle-ci aimât sa mère d'un amour bien vif, elle savait bien qu'à un moment ou à un autre cet amour profond changerait ses pénates, et qu'alors, soit d'elle-même, soit par l'inspiration du prétendant ou du mari, sa chère Alice redemandrait très probablement les titres formant sa petite fortune, non pas qu'elle fut capable d'abandonner sa mère, mais la loi de la nature serait là.

En conséquence de ces préjugés ou probabilités, Mme Ducerceau cachait totalement ses affaires à tout le monde, même à sa chère fillette, mais hélas ! elle n'était pas seule chez elle et certain gardien peu consciencieux y avait su pénétrer et connaissait son secret et sa cachette.

Pradeau qui savait trop bien le fond de toute cette sombre histoire, ne put s'empêcher de pousser un profond soupir de découragement en songeant à la ruine totale et irrémédiable de cette honorable famille.

— Que faire ? dit-il à sa femme, nous ne pouvons, nous ne devons abandonner une telle infortunée ! En somme, je dois ma position à cette maison Ducerceau ; c'est vrai que j'ai toujours rempli mon devoir à l'égard de mes patrons, et qu'ils n'ont fait que me payer. Mais se reprenant aussitôt, car il sentait dans la droiture de son âme l'odieuse de la pensée qu'il venait d'émettre, je dois ajouter, payer à la veuve un tribut de reconnaissance. Elle n'a que nous pour la secourir. Sa fille n'est peut-être plus de ce monde ; est-ce assez affreux à penser ! et madame Pradeau partageait la manière de voir de son excellent mari. C'était elle aussi, une femme modèle.

Elle l'appuyait en disant : mon cher, ce devoir qui nous incombe ne s'arrête pas à recueillir la mère, mais nous devons aussi rechercher Alice, après mûre réflexion je t'assure que je ne puis la croire morte, cette bande diabolique l'a fait disparaître, et qui nous dit que Spears et le gardien Potard ne sont pas les auteurs de quelque infernale séquestration. Je n'ai jamais, quant à moi, pu regarder en face ces deux hommes.

Il fut donc résolu de donner asile à la pauvre folle, et de presser d'autre part l'action de la police. L'installation chez les Pradeau de Mme Delvina ne fut pas chose aisée, elle tenta plus d'une fois de s'évader, le calme n'existait chez elle qu'à de très rares intervalles. Les médecins appelés consultèrent de la mettre à la Longue Pointe, mais il répugnait beaucoup à Pradeau d'en agir ainsi et d'ailleurs nous retrouverons presque certainement Alice, disait-il à un docteur, et sa présence inopinée devant sa mère aura des chances de lui rendre la raison.

Dieu veuille que ce soit le plus tôt possible !

(A suivre)

MAURICE COURANT, né au Havre en 1847, est un élève de Meissonier. Il passa l'hiver de 1867-68 sur les bords de la Méditerranée, avec son professeur et trouva là le sujet de sa première toile.

Le travail de cet artiste se distingue par la précision et la sincérité dans le détail.

JULES GIRARDET, qui naquit à Paris en 1856, appartient à une famille d'artistes. Il est l'élève de Cabanel et du graveur Paul Girardet. Son premier succès au salon de 1880 fut "Un épisode du siège de Saragosse."



JULES GIRARDET

M. Girardet appartient à cette catégorie de peintres français, qui trouvent, dans l'histoire de leur pays, un fonds inépuisable de sujets de toute sorte.

LÉON AUGUSTE LHERMITTE est un disciple de Millet et de Breton. Il naquit à Mont St. Père, en 1844. Il commença à étudier la peinture, à l'âge de 19 ans, sous Lecoq de Boisbaudran.

Il commença à exposer au salon en 1868.

M. Lhermitte est actuellement occupé à la décoration d'une des salles de la Sorbonne.



M. MAURICE COURANT

J. G. JACQUET est, selon l'expression d'Edmond About, "un peintre de naissance." Il naquit à Paris en 1846 et, de bonne heure, étudia la peinture avec Bonguereau. Il s'appliqua à l'étude de Rubens, de Van Dyck, de Reynolds, de Gainsborough, de Watteau, de Boucher, etc., et travailla avec une ardeur incomparable.

Il exposa pour la première fois en 1865. Son tableau du salon de 1867 "L'appel aux armes," fut acheté par la princesse Mathilde.



LÉON A. LHERMITTE



GUSTAVE JACQUET

FAITS DIVERS

13. Décès de l'honorable Robert Dunsuir. Décès de Walter Creighton, gérant de la Banque de Montréal.

15. Inauguration de la navigation, dans le port de Montréal, par le vapeur *Longueil*.

Révolte dans la prison de St. Joseph de la Beauce.

16. Enquête dans l'affaire Maloney.

ACTUALITÉ

Morrison est dans les bois
Pour échapper à la corde
Que la justice aux abois
Lui tend sans miséricorde !

POUR LA MORALITÉ

Lire la fable de Lafontaine, sur le *Chien et le Loup*.

WILLIAM PITON.

LE MARIAGE PAR ANNONCES

On a pu voir ces jours-ci dans plusieurs journaux de New-York une annonce par laquelle un sieur Coffey, résidant dans Vine street, à Philadelphie, demandait une épouse et pria d'adresser les réponses au surintendant du Castle Garden. Dans cette annonce, M. Coffey disait encore qu'il était un riche propriétaire et qu'il ne tenait pas à la beauté chez sa future ; tout ce qu'il voulait, c'était une bonne femme, propre et active, aimant à s'occuper du ménage, sachant traire les vaches et susceptible de rendre son mari heureux. Comme bien on le pense, les réponses n'ont pas manqué ; le surintendant du Castle Garden en a reçu de toutes les couleurs. Ne pouvant les citer toutes, nous choisissons dans le nombre la missive suivante qui est véritablement typique :

" Cher monsieur, en réponse à l'annonce par laquelle M. Coffey demande une épouse, j'ai l'honneur de vous informer que je suis une jeune femme brune, bien faite et pesant 187 livres. Je désire plus.



NOS BONS AVOCATS (Cour du Recorder)

Dites donc, mon ami, vous n'avez pas besoin d'un défenseur ?
J'sais pas ; combien que vous chargez ?
Cinq piastres, pour vous.
Pas capable ! y m'reste que 15 cents, j'ai brossé le reste hier.
Donnez tout de mémo, il faut aider son semblable. (A part) Ça me fera un cock-tail de plus.

me marier, et je voudrais que M. Coffey prit la peine de m'écrire ; je suis en mesure de répondre à toutes les questions qu'il pourra m'adresser. Avec le mouchoir inclus je vous prie d'agréer l'assurance de mes meilleurs sentiments.

Miss DELIA X...
Houston street, New-York."

A la lettre, en effet, était joint un joli petit mouchoir de soie délicatement ourlé et très parfumé. C'est le monde renversé, car ce ne sont pas ordinairement les femmes qui jettent le mouchoir. Dans les autres lettres, il n'y avait pas de mouchoirs, mais toutes les correspondantes, jeunes ou vieilles, filles ou veuves, manifestent le plus vif désir de faire la connaissance de M. Coffey, et toutes affirment qu'elles savent traire les vaches. M. Coffey n'aura pour se marier que l'embarras du choix.

Champoireau rentre chez lui, titubant, à la remorque d'un ami.

—Hâtons-nous, dit le remorqueur, il est déjà deux heures du matin.

—Mais non, une heure.

—Deux, te dis-je !

—Mais non, une, répond Champoireau, j'en suis sûr. Je l'ai entendue sonner deux fois !

**

Parlez-nous des journaux chinois pour vivre longtemps.

Pékin possède une gazette qui va célébrer le deux millièème anniversaire de sa fondation.

Le Matusalem des journaux, quoi !

LA CORDE AU COU

PREMIÈRE PARTIE

Le Feu du Valpinson et la Tentative d'Assassinat

I

Dans la nuit du 22 au 23 juin 1871, vers une heure, la jolie ville de Sauveterre fut mise en émoi par le galop frénétique d'un cheval sonnante sur les pavés pointus.

Quantité de bourgeois se précipitèrent à leurs fenêtres.

Ils ne virent dans la nuit sombre qu'un paysan en bras de chemise et la tête nue, talonnant et bâtonnant furieusement une grosse jument blanche qu'il montait à crû.

Ce paysan, après avoir longé le faubourg, prit à droite la rue Nationale, traversa la place du Marché-Neuf, tourna la rue Mautrec, et s'arrêta court devant la belle maison qui fait l'angle de la rue du Château.

C'est là qu'habite le maire de Sauveterre, M. Sénéschal, ancien avoué, membre du conseil général.

Ayant mis pied à terre, le campagnard empoigna la sonnette et se mit à la secouer si violemment, qu'à l'instant toute la maison fut debout.

La minute d'après, un gros et gras domestique, les yeux encore chargés de sommeil, venait ouvrir, et d'un accent irrité s'écriait tout d'abord :

— Qui êtes-vous, l'homme ? Que voulez-vous ? Avez-vous bu un coup de trop ? Ignorez-vous chez qui vous cassez les sonnettes ?

— Je veux parler à M. le maire, répondit le paysan, à l'instant même, réveille-le.

M. Sénéschal était tout réveillé.

Drapé dans une ample robe de chambre de molleton gris, un bougeoir à la main, inquiet et dissimulant mal son inquiétude, il venait d'apparaître dans le vestibule et avait entendu.

— Le voilà, le maire, prononça-t-il du ton le plus mécontent. Que lui voulez-vous, à cette heure où tous les honnêtes gens sont couchés ?

Ecartant le domestique, le paysan s'avança, et sans la moindre formule de politesse :

— Je viens, répondit-il, vous dire de nous envoyer les pompiers.

— Oui, tout de suite, dépêchez-vous !

Le maire hochait la tête.

— Hum ! faisait-il, ce qui était chez lui la manifestation d'une vive perplexité, hum ! hum !

Et qui n'eût été perplexe à sa place !

Pour réunir les pompiers, faire battre la générale était indispensable : or, en pleine nuit, faire battre la générale, c'était mettre la ville sens dessus dessous, c'était faire bondir d'épouvante dans leur lit les braves Sauveterriens, qui ne l'avaient que trop entendue, depuis un an, cette lugubre batterie, lors de l'invasion prussienne, et ensuite pendant la Commune.

Aussi :

— S'agit-il d'un incendie sérieux ? demanda M. Sénéschal.

— Sérieux ! s'écria le paysan ; comment ne le serait-il pas, par le vent qu'il fait ; un vent à décorner les bœufs ?

— Hum ! fit encore le maire, hum ! hum !

C'est que ce n'était pas la première fois, depuis qu'il administrait Sauveterre, qu'il était ainsi réveillé par un campagnard, venant crier sous ses fenêtres : " Au secours ! au feu ! "

A ses débuts, saisi de compassion, il se hâtait de réunir les pompiers, il se mettait à leur tête et on courait au lieu du sinistre.

Et quand on arrivait, essoufflé, suant, après cinq ou six kilomètres franchis au pas de course, on trouvait, quoi ? Quelque méchant pailler valant bien dix écus, achevant de se consumer. On s'était dérangé pour rien.

— Voyons, reprit M. Sénéschal, qu'est-ce qui brûle, en définitive ?

En présence de tant de délais, le paysan mordait de rage le manche de son fouet.

— Faut-il donc que je vous répète, interrompit-il, que tout est en feu, que tout flambe : granges, métairies, récoltes, maisons, château, tout ! Si vous tardez encore, vous ne trouverez plus pierre sur pierre du Valpinson.

L'effet de ce nom fut prodigieux.

— Quoi ! demanda le maire d'une voix étranglée, c'est au Valpinson qu'est le feu ?

— Oui.

— Chez le comte de Claudieuse ?

— Comme de juste, pardi !

— Imbécile ! que ne le disiez-vous immédiatement ! s'écria le maire.

Il n'hésitait plus.

— Vite, dit-il à son domestique, viens me donner de quoi m'habiller. C'est-à-dire, non ! Madame m'aidera, car il n'y a pas une minute à perdre. Toi, tu vas courir chez Bolton, tu sais, le tambour, et tu lui commanderas de ma part de battre la générale, à l'instant, partout. Tu passeras ensuite chez le capitaine Parenteau, tu lui expliqueras ce qui en est, et tu le prieras de prendre la clef des pompes à la mairie, chez le concierge. Attends ! Cela fait, tu reviendras ici, atteler. Le feu au Valpinson ! J'accompagnerai les pompiers ! Allons, cours, frappe aux portes, crie au feu ! On se réunira place du Marché-Neuf !

Et le domestique s'étant éloigné de toute la vitesse de ses jambes :

— Quant à vous, mon brave, reprit M. Sénéschal en s'adressant au paysan, enfourchez votre bête et allez rassurer M. de Claudieuse, qu'on ne perde pas courage, qu'on redouble d'efforts, les secours arrivent.

— Mais le paysan ne bougeait pas.

— Avant de retourner au Valpinson, dit-il, j'ai encore une commission à faire en ville.

— Hein ! vous dites ?

— Il faut que j'aille chercher, pour le ramener avec moi, M. Seignebos, le médecin.

— Le docteur ! Y a-t-il donc quelqu'un de blessé ?

— Oui, le maître, M. de Claudieuse.

— L'imprudent ! Il se sera jeté au danger, selon son habitude.

— Oh ! non. C'est qu'il a reçu deux coups de fusil.

Peu s'en fallut que le maire de Sauveterre ne laissât échapper son bougeoir.

— Deux coups de fusil ! s'écria-t-il. Où ? Quand ? Comment ? De qui ?

— Ah ! je ne sais pas.

— Cependant.

— Tout ce que je peux vous dire, c'est qu'on l'a porté dans une petite grange, où le feu n'était pas encore. C'est là que je l'ai vu, étendu sur une botte de paille, blanc comme un linge, les yeux fermés et tout couvert de sang.

— Mon Dieu ! serait-il donc mort ?

— Il ne l'était pas quand je suis parti.

— Et la comtesse ?

— La dame de Claudieuse, répondit le paysan, avec un accent marqué de vénération, était dans la grange, agenouillée près de M. le comte, lavant ses blessures avec de l'eau fraîche. Les deux petites demoiselles étaient là aussi.

M. Sénéschal frissonnait.

— Un crime aurait donc été commis, murmura-t-il.

— Pour cela, oui, sûrement.

— Par qui ? Dans quel but ?

— Ah voilà !

— M. de Claudieuse est très emporté, c'est vrai, très violent, mais c'est le meilleur et le plus juste des hommes, tout le monde le sait.

— Tout le monde.

— Il n'a jamais fait que du bien dans le pays.

— Personne n'oserait dire le contraire.

— Quant à la comtesse...

— Oh ! fit vivement le paysan, c'est la sainte des saintes.

Le maire essayait de conclure.

— Le coupable, poursuivit-il, serait donc un étranger. Nous sommes infestés de vagabonds, de mendiants de passage. Il n'est pas de jour qu'il ne se présente à la mairie, pour demander des secours de route, des hommes à figure patibulaire.

De la tête, le paysan approuvait.

— C'est bien mon idée, dit-il. Et la preuve, c'est qu'en venant je songeais qu'après avoir averti le médecin, je ferais peut-être bien de prévenir la justice.

— Inutile : interrompit M. Sénéschal, c'est un soin qui me regarde. Avant dix minutes je serai chez le procureur de la République. Allons, ne ménagez pas votre cheval, et dites bien à Mme de Claudieuse que nous vous suivons.

De sa vie administrative, le maire de Sauveterre n'avait été si rudement secoué. Il en perdait la tête. Jamais sans l'assistance de sa femme, il n'en eût fini de se vêtir.

Pourtant, il était prêt lorsque son domestique reparut.

Ce brave garçon s'était acquitté de toutes ses commissions, et déjà, dans le lointain de la haute ville, retentissaient les roulements sourds de la générale.

— Maintenant, attelle, lui dit M. Sénéschal. Que la voiture soit devant la maison quand je reviendrai.

Dehors, il trouva tout en rumeur. A chaque fenêtre, une tête s'allongeait, curieuse ou terrifiée. De tous côtés, des portes brusquement refermées claquaient.

— Pourvu, mon Dieu ! pensait-il, que je trouve Daubigeon chez lui !

Successivement procureur impérial, puis procureur de la République, M. Daubigeon était un des grands amis de M. Sénéschal.

C'était un homme d'une quarantaine d'année, au regard fin, au visage souriant, qui s'était obstiné à rester célibataire et qui s'en vantait volontiers.

Réveillé en sursaut comme tout le monde, ce digne et galant homme se dépêchait de s'habiller pour courir aux renseignements, lorsque sa vieille gouvernante, tout effarée, vint lui annoncer la visite de M. Sénéschal.

— Qu'il entre, s'écria-t-il, qu'il entre !

Et dès que le maire parut :

— Car vous allez m'apprendre, continua-t-il, pourquoi tout ce tumulte, ces cris et ces roulements de tambour.

— Un épouvantable malheur arrive, prononça M. Sénéschal.

Tel était son accent, qu'on eût juré que c'était lui qui était atteint. Et ce fut si bien l'impression de M. Daubigeon, que tout aussitôt :

— Qu'est-ce, mon cher ami ? fit-il. Quid ? Du courage, morbleu ! du sang-froid !...

— Des malfaiteurs ont mis le feu au Valpinson ! interrompit le maire.

— Que me dites-vous là ! grands dieux !

— Victime d'une lâche tentative d'assassinat, le comte de Claudieuse se meurt peut-être en ce moment.

— Oh !...

— Le tambour que vous attendez réunit les pompiers, que je vais envoyer combattre l'incendie, et si je me présente chez vous à cette heure, c'est officiellement, pour vous dénoncer le crime et demander bonne et prompt justice !

— Il suffit ! dit-il vivement. Venez, nous allons prendre nos mesures pour que les coupables ne puissent échapper.

Lorsqu'ils arrivèrent dans la rue Nationale, elle était plus animée qu'en plein midi.

Déjà les tristes événements étaient connus et commentés. On avait commencé par douter, mais on avait été sûr, lorsqu'on avait vu passer au grand galop le cabriolet du docteur Seignebos, escorté d'un paysan à cheval.

Les pompiers, de leur côté, n'avaient pas perdu leur temps.

Dès que le maire et M. Daubigeon furent signalés sur la place du Marché-Neuf, le capitaine Parenteau se précipita à leur rencontre, et parlant militairement la main à son casque :

— Mes hommes sont prêts, déclara-t-il.

— Alors, partez et faites diligence, commanda M. Sénéschal. Nous vous rattrapperons en route. Nous allons, de ce pas, M. Daubigeon et moi, prendre M. Galpin-Daveline, le juge d'instruction.

Ils n'eurent pas loin à aller.

Ce juge, précisément, les cherchait par la ville depuis une demi-heure, il arrivait sur la place et venait de les apercevoir.

Lorsqu'il rejoignit M. Sénéschal et M. Daubigeon :

— Eh bien ! commença-t-il, voici une terrible affaire, et qui va certainement avoir un immense retentissement.

Le maire voulait lui donner des détails,

— Inutile, lui dit-il. Tout ce que vous savez, je le sais. J'ai rencontré et interrogé le paysan qui vous avait été expédié.

Puis, se retournant vers le procureur de la République :

— Je pense, monsieur, poursuivit-il, que notre devoir est de nous transporter immédiatement sur le théâtre du crime...

L'agitation du juge d'instruction était grande, si grande qu'elle faisait en quelque sorte éclater son écorce d'impassible froideur.

— Il y a flagrant délit, reprit-il.

— Evidemment.

— De sorte que nous pouvons agir de concert, et parallèlement, chacun selon notre fonction, vous requérant, moi statuant sur vos réquisitions.

Un ironique sourire glissait sur les lèvres du procureur de la République.

Alors, rien ne nous retient plus, s'écria M. Sénéschal, qui bouillait d'impatience, ma voiture est attelée. Partons.

II

De Sauveterre au Valpinson, par la traverse, on n compte qu'une lieue.

Mais M. Sénéschal avait un bon cheval.

Et en moins de dix minutes ils eurent rejoint les pompiers, partis bien avant eux.

Ces braves gens, presque tous maîtres ouvriers de Sauveterre, maçons, charpentiers et couvreurs, se hâtaient cependant de toute leur énergie. Eclairés par une demi-douzaine de torches fumeuses, ils allaient peinant et soufflant, le long du chemin raboteux, poussant leurs deux pompes et le chariot qui contenait le matériel de sauvetage.

— Courage, mes amis, leur cria le maire, en les dépassant. Bon courage !

A trois minutes de là, galopant dans la nuit du train d'un cavalier de ballade, un paysan à cheval apparut sur la route.

M. Daubigeon lui commanda de s'arrêter. Il obéit.

C'était le même homme qui déjà était venu à Sauveterre donner l'alarme.

— Vous revenez du Valpinson ? lui demanda M. Sénéschal.

— Oui, répondit le paysan.

— Comment va le comte de Claudieuse ?

— Il a repris connaissance.

— Qu'a dit le médecin ?

—Qu'il s'en tirera probablement. Et moi je cours chez le pharmacien chercher des remèdes.

Pour mieux entendre, M. Galpin-Daveline, le juge d'instruction, se penchait hors de la voiture.

—La rumeur publique accuse-t-elle quelqu'un ? demanda-t-il.

—Personne.

—Et l'incendie ?

—On a de l'eau, répondit le paysan, mais pas de pompes, que voulez-vous qu'on fasse ! Et le vent qui redouble ! Ah ! quel malheur !

Et il piqua des deux, pendant que M. Séneschal rouait de coups son pauvre cheval, lequel, sous ce traitement extraordinaire, loin d'avancer plus vite, se cubrait et faisait des bonds de côté.

C'est que l'excellent maire était exaspéré. C'est que ce crime lui paraissait comme un défi à son adresse et la plus cruelle injure qu'on pût faire à son administration.

Et intarissable, malgré les cahots de la voiture, M. Séneschal racontait tout ce qu'il savait de l'histoire des propriétaires du Valpinson.

Le comte Trivulce de Claudieuse était le dernier descendant d'une des plus vieilles familles du pays.

A seize ans, vers 1820, il s'était embarqué en qualité d'enseigne de vaisseau, et pendant de longues années il n'avait fait à Sauveterre que de rares et de brèves apparitions.

Il était capitaine de vaisseau en 1859, et désigné pour l'épaulette de contre-amiral, lorsque tout à coup il avait donné sa démission, et était venu s'installer au château de Valpinson, lequel ne gardait plus de ses antiques splendeurs, que deux tourelles tombant en ruines au milieu d'énormes amas de pierres noircies et moussues.

Deux années durant, il y avait vécu seul, se réédifiant, tant bien que mal, un logis, et, des bribes éparses de la fortune de ses ancêtres, se reconstituant, à force de soin et d'activité, une modeste aisance.

On pensait bien qu'il finirait ses jours ainsi, lorsque le bruit s'était répandu qu'il allait se marier. Et le bruit, chose rare, était vrai.

M. de Claudieuse, un beau matin, était parti pour Paris, et par les lettres de faire part qui étaient arrivées peu après, on avait appris qu'il venait d'épouser la fille d'un de ses anciens camarades promotion, Mlle Geneviève de Tassar de Bruc.

L'étonnement avait été grand.

Le comte avait tout à fait grand air et était encore remarquablement bien de sa personne ; mais il venait d'avoir quarante-sept ans, et Mlle de Tassar de Bruc en avait à peine vingt.

Ah ! si la nouvelle mariée eût été pauvre, on eût compris et même approuvé le mariage. Il est si naturel qu'une fille sans dot sacrifie son cœur à la question du pain quotidien. Mais tel n'était pas le cas. Le marquis de Tassar de Bruc passait pour riche, et avait, disait-on, compté à son genre cinquante mille écus.

Alors, on s'était imaginé que la jeune comtesse devait être laide à faire peur, infirme ou contrefaite pour le moins, idiote peut-être ou d'un caractère impossible.

Erreur. Elle était apparue, et on était demeuré saisi de sa noble et calme beauté. Elle avait parlé, et chacun était resté sous le charme.

Ce mariage était-il donc, comme on dit à Sauveterre, un mariage d'inclination ?

On le crut. Ce qui n'empêcha pas quantité de vieilles dames de hocher la tête et de déclarer que vingt-sept ans, c'est trop entre deux époux, et que cette union ne serait pas heureuse.

Les faits n'avaient pas tardé à démentir ces sombres pronostics.

A dix lieues à la ronde, il n'existait pas de ménage aussi parfaitement uni que celui de M. et de Mlle de Claudieuse, et deux enfants, deux filles, qu'ils avaient eues à quatre ans d'intervalle, devaient avoir, pour toujours, fixé le bonheur à leur paisible foyer.

De son ancienne profession, de ce temps où il administrait les possessions lointaines de la France, le comte avait, il est vrai, gardé des habitudes hautaines de commandement, une attitude sévère et froide, une parole brève. Il était, de plus, d'une si extrême violence, que la plus légère contradiction empourprait son visage. Mais la comtesse était le calme et la douceur mêmes, et comme elle savait toujours se jeter entre la colère de son mari et celui qui se l'était attirée, comme ils étaient l'un et l'autre justes, bons jusqu'à la faiblesse, généreux et pitoyables aux malheureux, ils étaient adorés.

M. et Mme de Claudieuse vivaient d'ailleurs assez isolés, absorbés par les soins d'une vaste exploitation agricole et par l'éducation de leurs filles. Ils recevaient rarement, et on ne les voyait pas quatre fois par hiver à Sauveterre, chez les demoiselles de Lavarande ou chez le vieux baron de Claudoré.

Tous les étés, par exemple, vers la fin de juillet, ils s'installaient, pour un mois, à Royan, où ils avaient un chalet.

Mais c'est d'une oreille distraite que le procureur de la République et le juge d'instruction écoutaient ces détails, qu'ils connaissaient aussi bien que M. Séneschal.

Aussi tout à coup :

—N'avancions-nous donc pas ? demanda M. Galpin-

Daveline : j'ai beau regarder, je n'aperçois aucune apparence d'incendie.

—C'est que nous sommes dans un bas-fond, répondit le maire. Mais nous approchons, et lorsque nous serons au haut de cette côte que nous gravissons, soyez tranquille, vous verrez.

Parvenus à son sommet, M. Séneschal et ses compagnons ne purent retenir un cri.

Le foyer même de l'incendie leur était encore caché par les hautes futais de Rochemonnier, mais les jets de flamme s'élançaient bien au-dessus des grands arbres, illuminant tout l'horizon de sinistres lueurs.

Toute la campagne était en mouvement. Le tocsin sonna à coups précipités à l'église de Bréchy, dont le clocher tronqué se détachait en noir sur la pourpre du ciel. Dans l'ombre, retentissaient les rauques mugissements de ces conques marines dont on se sert pour appeler les ouvriers des champs. Des pas effarés sonnaient le long des sentiers et des paysans passaient en courant, un seau de chaque main.

—Les secours arriveront trop tard ! dit M. Galpin-Daveline.

—Une si belle propriété, fit le maire, si savamment aménagée !

Et, au risque d'un accident, il lança son cheval au galop sur le revers de la côte, car le Valpinson est tout au fond de la vallée, à cinq cents mètres de la petite rivière.

Tout y était terreur, désordre, confusion. Et pourtant les bras n'y manquaient pas, ni la bonne volonté. Aux premiers cris d'alarme, tous les gens des environs étaient accourus, et il en arrivait encore à chaque minute, mais personne ne se trouvait là pour les diriger.

Le sauvetage du mobilier surtout, les préoccupait. Les plus hardis tenaient bon dans les appartements, et en proie à une sorte de vertige jetaient par les fenêtres tout ce qui leur tombait sous la main. Et dans le milieu de la cour, s'amoncelaient pêle-mêle, les lits, les matelas, les chaises, le linge, les livres, les vêtements.

Cependant une immense clameur salua l'arrivée de M. Séneschal et de ses compagnons.

—Voilà monsieur le maire ! s'écriaient les paysans, rassurés par sa seule présence, et prêts à lui obéir.

M. Séneschal, du reste, jugea bien d'un coup d'œil la situation.

—Oui, c'est moi, mes amis, dit-il, et je vous félicite de votre empressement. Il s'agit, à cette heure, de ne pas gaspiller nos forces. La ferme, les chalets et les bâtiments d'exploitation sont perdus, abandonnons-les. Concentrons nos efforts sur le château. Organisons-nous. La rivière est tout proche, formons la chaîne. Tout le monde à la chaîne, hommes et femmes ! Et de l'eau, de l'eau, voilà les pompes.

On les entendait, en effet, rouler comme un tonnerre. Les pompiers parurent. Le capitaine Parenteau prit la direction des secours. Et enfin, M. Séneschal put s'informer du comte de Claudieuse.

—Le maître est là, lui répondit une vieille femme, en montrant, à cent pas, une maisonnette à toit de chaume, c'est le médecin qui l'y a fait transporter.

—Allons le voir, messieurs, dit vivement le maire au procureur de la République et au juge d'instruction.

Mais ils s'arrêtèrent sur le seuil de l'unique pièce de cette pauvre demeure.

C'était une grande chambre, au sol de terre battue, aux solives noircies et toutes chargées d'outils et de paquets de graines.

Deux lits à colonnes torses et à rideaux de serge jaunâtre, deux bons grands lits de Saintonge, occupaient tout le fond.

Sur celui de gauche, une petite fille de quatre à cinq ans, dormait, roulée dans une couverture, sous la garde de sa sœur, de deux ou trois ans plus âgée.

Sur le lit de droite, le comte de Claudieuse était étendu, ou plutôt assis, car on avait entassé sous ses reins tout ce qu'on avait pu arracher d'oreillers à l'incendie.

Il avait le torse nu et ruisselant de sang, et un homme, le docteur Seignebos, en bras de chemise et les manches retroussées jusqu'au coude, s'inclinait vers lui, et une éponge d'une main, un bistouri de l'autre, semblait absorbé par quelque grave et délicate opération.

Vêtue d'une robe de mousseline claire, la comtesse de Claudieuse était debout au pied du lit de son mari, pâle, mais sublime de calme et de fermeté résignée. Elle tenait une lampe et en dirigeait la lumière suivant les indications du docteur.

Dans un coin, deux servantes étaient assises sur un coffre, et, leur tablier relevé sur la tête pleuraient. Singulièrement ému, le maire de Sauveterre prit enfin sur lui d'entrer.

Ce fut le comte de Claudieuse qui le premier l'aperçut :

—Eh ! c'est ce brave Séneschal ! dit-il. Approchez, cher ami, approchez ! L'année 1871, vous le voyez, est une année fatale. De tout ce que je possédais, il ne restera plus, au jour, que quelques pelletées de cendres.

—C'est un grand malheur, répondit le digne maire, mais nous en avons craint un bien plus irréparable... Dieu merci, vous vivrez.

—Qui sait ! Je souffre terriblement.

Madame de Claudieuse tressaillit.

—Frivulce ! murmura-t-elle, d'une voix doucement suppliante, Trivulce !

Jamais amant n'arrêta sur l'amie de son âme un regard plus tendre que celui dont M. de Claudieuse enveloppa sa femme.

—Pardonne-moi, chère Geneviève, pardonne-moi mon manque de courage.

Un spasme nerveux lui coupa la parole, et tout aussitôt, d'une voix éclatante comme une trompette :

—Monsieur ! s'écria-t-il, docteur ! Tonnerre du ciel ! Vous m'écorchez !

—J'ai là du chloroforme, prononça froidement le médecin.

—Je n'en veux pas !

—Résignez-vous alors à souffrir. Et tenez-vous tranquille, car chacun de vos mouvements augmente la souffrance.

Sur quoi, épongeant un filet de sang qui venait de jaillir sous son bistouri :

—Du reste, ajouta-t-il, nous allons prendre quelques minutes de repos. Mes yeux et ma main se fatiguent. Je ne suis plus jeune décidément.

Le docteur Seignebos avait soixante ans. C'était un homme au teint bilieux, maigre, chauve, d'une tenue plus que négligée, et porteur d'une paire de lunettes d'or qu'il passait sa vie à retirer, à essuyer et à remettre.

Sa réputation médicale était grande, on citait de lui, à Sauveterre, des cures merveilleuses ; cependant il n'avait que peu d'amis.

Les ouvriers lui reprochaient sa morgue dédaigneuse, les paysans son âpreté au gain et les bourgeois ses opinions politiques.

On rapporte qu'un soir, dans un banquet, il s'était écrié en levant son verre : " Je bois à la mémoire du seul médecin dont j'envie la pure et noble gloire : à la mémoire de mon compatriote le docteur Guillotin, de Saintes ! "

Avait-il vraiment porté ce toast ? Le positif, c'est qu'il se posait en démocrate farouche, et qu'il était l'âme de l'oracle des petits conciliabules socialistes des environs. Il étonnait quand il entamait le chapitre des réformes qu'il rêvait et des progrès qu'il concevait. Et il faisait frémir par le ton dont il parlait de " porter le fer et le feu jusqu'au fond des entrailles pourries de la société. "

Ces opinions, des théories utilitaires souvent étranges, certaines expériences plus étranges encore qu'il poursuivait au su et vu de tous, avaient fait douter parfois de l'intégrité de l'intelligence du docteur Seignebos. Les plus bienveillants disaient : C'est un original.

Cet original, comme de raison, n'aimait guère M. Séneschal, un ancien avoué réactionnaire. Il tenait en piètre estime le procureur de la République, un inutile fureteur de bouquins. Mais il détestait cordialement M. Galpin-Daveline.

Pourtant, il les salua tous les trois, et sans se soucier d'être ou non entendu de son malade :

—Vous voyez, leur dit-il, M. de Claudieuse en très-fâcheux état. C'est avec un fusil chargé de plomb de chasse qu'on lui a tiré dessus, et les désordres des blessures de cette origine sont incalculables. J'inclinerais volontiers à croire qu'aucun organe essentiel n'a été atteint, mais je n'en répondrais pas... J'ai vu souvent, dans ma pratique, des lésions minuscules, telles qu'en peut produire un grain de plomb, lésions mortelles cependant, ne se révéler qu'après douze ou quinze heures.

Il eût continué longtemps, s'il n'eût été brusquement interrompu.

Monsieur le docteur, prononça le juge d'instruction, c'est parce qu'un crime a été commis que je suis ici. Il faut que le coupable soit retrouvé et puni. Et c'est au nom de la justice que, dès ce moment, je requiers le concours de vos lumières...

(à suivre)

Sois prompt et diligent dans tout ce que tu fais ;
Mais, lorsqu'il faut parler, ne te presse jamais.

* *

Heureux ou malheureux, l'homme a besoin d'autrui.
Il ne vit qu'à moitié, s'il ne vit que pour lui.

* *

Boirot fait admirer à une dame la délicatesse d'un camélia.

—C'est étrange, dit la dame, il sent l'ail.

—Non, murmure doucement Boirot, ce n'est pas le camélia, c'est moi.

* *

A un de nos bons chauves :

—Voudriez-vous avoir des cheveux bruns ou blonds ?

—Je me contenterais d'en avoir, fussent-ils bleus ou verts !



A CADÉMIE DE MUSIQUE.
HENRY THOMAS—Loc. et Gérant
Commencant Lundi, le 22 Avril. Chaque Soirée. Matinée Samedi.

TROUPE D'OPÉRA COMIQUE DE
RUDOLPH ARONSON
REPRÉSENTANT :

HERMINIE

Au Casino de New-York au-delà de 774 soirées. Chœur de 60 chanteurs. Orchestre spécial.

La vente des sièges est maintenant ouverte chez Nordheimer.

THÉÂTRE ROYAL.
SPARROW & JACOBS, Prop. et Gérants.

SEMAINE COMMENÇANT LUNDI, 22 AVRIL

Mme GRAY, assistée par une Excellente Compagnie.

REPERTOIRE :
LUNDI, MARDI, MERCREDI ET JEUDI, APRÈS-MIDI ET SOIRÉE

OLD OAKEN BUCKET

VENDREDI ET SAMEDI, APRÈS MIDI ET SOIRÉE

WITHOUT A HOME

Chiens admirablement dressés, magnifiques décors, etc.

PRIX D'ADMISSION, 10, 20 et 30 cts.
SIÈGES RÉSERVÉS, 10 Cts. EXTRA.

Plan au magasin de musique de Prince.
Semaine suivante—Gray & Stephens.

CYCLORAMA

JERUSALEM,
LE CRUCIFIEMENT,
ET LA TERRE-SAINTE

LE SPECTACLE LE PLUS ATTRAYANT EN AMÉRIQUE

Coin des Rues Ste. Catherine et St. Urbain

Ouvert tous les jours de 9 hrs. a.m. à 10.30 hrs. p.m.

Ouvert les dimanches de 1 h. à 10.30 hrs. p.m.

PEINTURES ET-TAPISSERIES

FERRONNERIES, LAMPES,

GLACES DE MIROIRS,

HUILE DE CHARBON,

MASTIC, HUILE DE LIN,

TEREBENTINE, VITRES,

ETC., ETC., ETC.

FRS. MARTINEAU,

1381—RUE STE. CATHERINE—1381

MONTRÉAL.

12 Fév.—1a

Query Freres

PHOTOGRAPHES

10, COTE ST LAMBERT, 10

Portraits de tous genres et de toutes grandeurs.

PRIX ORDINAIRES,
SATISFACTION GARANTIE,

Atelier de Première Classe.

HORACE PEPIN L. D. S.
CHIRURGIEN-DENTISTE
1639—RUE NOTRE-DAME—1639
3ème porte à l'Est de la Côte Saint-Lambert
MONTRÉAL.

ENTREPOT DE MEUBLES
ET DE
LITERIE de la VILLE

SUR.—A BON MARCHÉ

On est à prendre les commandes pour le printemps. L'assortiment de MEUBLES de première classe marqués à de moyens prix est très considérable et bien assorti. Aussi, pouvons-nous vendre nos effets de 5 à 10 pour cent à meilleur marché que les autres annonceurs. La fabrication et les achats au comptant, avec une expérience pratique, nous permettent de faire la concurrence sans difficulté.

JAS STEEL

1826, RUE NOTRE-DAME, 1826

Stricte Attention

MAISON FONDÉE EN 1859.
HENRY R. GRAY
Chimiste-Pharmacien
144, RUE SAINT-LAURENT, 144
MONTRÉAL.

La préparation des prescriptions de médecins, est sous le contrôle direct du propriétaire, aidé de gradués compétents. Les médecins de la campagne, les institutions publiques, les collèges et les couvents, sont servis de Drogueries pures, aux prix du gros.

SPECIALITES :

GRAY'S Castor Fluid, pour les cheveux.

" Dental Pearline, pour les dents.

" Saponaceous Dentifrice, pour les dents.

" Chloralyne, pour le mal de dents.

" Sulphur Pastilles pour l'emploi de l'Acide Sulfureux dans les maladies de la gorge, et pour désinfecter les petits appartements.

Le sirop de Chloral inaltérable de Gray

Le sirop d'Iodure de Quinine de Gray

HENRY R. GRAY

Chimiste-pharmacien, 144 rue St Laurent,

MONTRÉAL.

N. B.—A cause de l'élargissement de la rue, ma pharmacie, établie depuis 30 ans à l'endroit qu'elle occupe aujourd'hui, sera transportée vers le 1er novembre prochain dans un local commode et spacieux, situé un peu plus bas que mon établissement actuel.

La Santé Avant Tout!

Si vous voulez jouir d'une bonne santé, buvez régulièrement de

L'EAU MINÉRALE ST. LEON

Cette eau est recommandée par les médecins les plus éminents, pour combattre la

Dyspepsie,
l'Indigestion,
la Constipation,
le Rhumatisme,

Les Maladies du Foie
et des Reins,

Les Bronchites,
le Catharre,
les Maux de têtes,

Les Hemorrhoides,
la Gravelle,

Les Affections Chroniques

— ET —

Toutes les maladies occasionnées par l'impureté du Sang.

Des milliers de certificats attestent des vertus curatives de cette eau dans les cas ci-dessus énumérés.

BUVEZ DONC

— DE —

CETTE EAU MERVEILLEUSE

— ET VOUS —

JOUIREZ D'UNE BONNE SANTÉ

DEPOT PRINCIPAL :

54 SQUARE VICTORIA

MONTRÉAL

A. POULIN, Gérant.

NOURRIE & PETIT

No 35½ Cote St. Lambert

MONTRÉAL

OPTICIENS de PREMIERE CLASSE

Lunettes de tous Genres

Faites sur Commande

La longue expérience de MM Nourrie & Petit offrent au public la garantie qu'on sera bien servi.

Meubles! Meubles!

POELES, &c.

EN GRANDE VARIÉTÉ

ET A

PRIX REDUITS

CHEZ

O. COURTEMANCHE

1517 A 1521 RUE NOTRE-DAME

(A quelques portes à l'Est de l'Hôtel-de-Ville)

M. Courtemanche est décidé à vendre à 50cts dans la piastre, vu le trop plein de stock en mains.

OCCASION UNIQUE

DE

BON MARCHÉ

DEUXIEME TIRAGE DES PRIMES

— DE —

LA BIBLIOTHEQUE A CINQ CENTS

LISTE OFFICIELLE DES NUMÉROS GAGNANTS :

Le numéro 83581 a gagné la grosse prime, \$100.00

Le numéro	91999	a gagné	\$50.00
" "	91734	"	20.00
" "	89960	"	12.50
" "	123017	"	10.00
" "	134747	"	5.00
" "	122042	"	2.50

Et les numéros suivants gagnent chacun \$1.00 :

2325	36110	65051	87542	112840	130420
6749	39097	66247	88535	113815	130595
7032	39460	67288	90095	115001	132295
7845	39875	72146	92404	115200	132613
15271	40376	72644	93064	115260	135323
16836	42177	72748	96673	116793	137261
18082	43956	73241	98097	117088	139960
20438	46722	75937	99401	118040	141365
20775	49280	79580	102590	118439	145386
22764	49933	81186	104038	118925	146508
24428	50973	81204	105117	119059	147064
29104	54757	81675	107740	120221	148081
30457	55245	82310	107789	122893	148142
32820	57660	82342	108774	123512	149645
33057	63835	83256	109481	128695	149764
35042	65058	85248	112220	129251	
35529	65357	86880	112842	129860	

Les personnes qui auront gagné une de ces primes devront nous envoyer la Bibliothèque qui contient le numéro gagnant, après l'avoir fait enregistrer, et nous retournerons ce numéro avec l'argent, à l'adresse qu'on nous aura donnée.

Les porteurs de numéros gagnants auront jusqu'au 18 MAI pour réclamer le montant des primes. Passé cette date, aucune réclamation ne sera admise.

Les personnes de Québec qui auront gagné des primes devront s'adresser à M. F. Bédard, 264 rue St. Jean, Québec.